

ADULTES

1^{er} PRIX ex-aequo

Monique VALETTE : *Semelles de vent, pieds de plomb*

Dalila PAULIC : *Il est rigolo Papi*

2^e PRIX ex-aequo

Mireille DEBAENNE : *Cinq pétales*

Jean-Eric BAJOLLE : *Introspection nostalgique*

3^e PRIX

Claire LANGLOIS : *Le petit bois*

Semelles de vent, pieds de plomb.

« Que serais-je sans toi, qui vins à ma rencontre, que serais-je sans toi, qu'un cœur au bois dormant »...La voix de Jean Ferrat chantait les vers d'Aragon dans le haut-parleur du café tandis que j'observais le visage rieur de Niels, mon vieux pote d'enfance, que je n'avais pas vu depuis des années. Il reprit le refrain : « que serais-je sans toi », murmura-t-il, puis avec un sourire goguenard et la voix plus ferme : « ...un homme sans toit...ni foi, ni loi. Ha Ha ! » Je dus avoir l'air interloqué bien qu'étant habitué à ce genre de formule venant de lui. Il ajouta aussitôt : j'aurais dû dire, que serais-je sans elle, ouais, elle, ma femme, il faut que je t'en parle. Je le laissai faire, étonné simplement que cet éternel baroudeur ait trouvé un port d'attache. Il lampa une gorgée de bière et commença.

« Cette fille, ou plutôt cette femme, je l'ai rencontrée, je devais avoir 18 ou 19 ans, elle 17. C'était il y a des plombs ! Elle m'a plu : elle était vive, jolie, sportive. Je la trimbalais sur ma moto, et je n'étais pas peu fier de débarquer avec elle en croupe au milieu des copains. Elle était étrangère : ce petit côté exotique la rendait encore plus attrayante. Nous avons batifolé ensemble et puis, un beau soir, elle m'a dit qu'elle était amoureuse de moi et qu'elle espérait que mes sentiments correspondaient aux siens. Et là, au lieu d'être ému par cette déclaration sincère, je suis resté pétrifié. Ah non, pas cela, pas à mon âge, hou là, pas de chaînes, pas d'entraves, au secours, fuyons ! Et j'ai fui à fond les ballons, sans vergogne. Elle est rentrée dans son pays, elle a écrit, cherché à me revoir : j'ai fait le mort, tellement bien, que j'ai réussi. Les années ont passé, j'ai bossé dans la pub, comme tu le sais, j'ai eu plein de filles, de femmes, et même pratiqué la « monogamie séquentielle » comme dit l'ami Lipovetsky, mais au fond, le plus important c'était toujours mon job, ma bagnole pour pouvoir me tirer n'importe où et même y vivre parfois, quand je me faisais flanquer à la porte par une femme qui avait essayé généreusement et imprudemment de vivre avec moi.

Ouais, c'est sûr, que serais-je sans elle que j'ai retrouvée 35ans plus tard, au hasard d'un congrès ou ma boîte m'avait expédié, dans son pays justement. Entretemps elle s'était mariée, avait eu deux enfants déjà fort grands. Moi, je battais la breloque, embourbé dans une relation qui ne menait à rien. Alors j'ai foncé dans la belle histoire, les retrouvailles impensables : un coup du destin comme on dit. Elle avait vieilli mais était toujours séduisante, moi aussi j'avais pris de la bouteille. On s'est promis plein de choses et nous avons eu pendant quelques années une relation d'amants. Tu sais ce que c'est : le plaisir des week-ends où l'on se jette dans les bras l'un de l'autre, où l'on ne partage que le meilleur. Les 500 Kms qui nous séparaient ne me faisaient pas peur, tu me connais, j'adore prendre la route. Elle a quitté son mari, j'ai largué ma compagne, assez malproprement d'ailleurs. Tout cela était excitant, changeant, mais peu à peu, j'ai senti qu'elle n'était plus satisfaite de notre relation. Elle voulait davantage, elle voulait qu'on se marie et que je vienne habiter chez elle, dans son pays. Mais moi j'étais pris par mon job, ma soupape de sécurité, mon terrain de jeu personnel. J'aimais cette vie coupée en deux, mouvementée. J'ai freiné des deux pieds tant que j'ai pu pour conserver ma liberté. Et puis soudain, le licenciement économique m'est tombé dessus : plus de boulot. Je n'avais plus aucune raison de refuser sa demande. Alors j'ai connu la

tranquillité, les attentions d'une femme aimante, la maison confortable, les dîners familiaux avec ses filles... C'est sûr, elle m'apporte beaucoup : une vie réglée, des repas à heures fixes. Finies les beuveries improvisées avec les copains, après le boulot. Je me surprends moi-même, moi, l'homme sans toit, sans foi ni loi, elle a réussi à me rendre sage, « raisonnable », dit-elle. Pourtant, dans une autre vie, il y a longtemps, j'ai été un homme de mer et celle-là, je la chéris toujours, en « homme libre », selon les termes de Baudelaire. Tu m'as connu ainsi, fou d'enthousiasme chaque été, lorsque je participais à une course à la voile. Je me cassais, mon sac de marin à l'épaule, sans demander mon reste. Ah! les escales à Kinsale en Irlande, à la Corogne en Espagne ! On débarquait comme des rois et on se saoulait la gueule jusqu'à pas d'heures. On faisait rire les filles, on s'en ramassait une parfois pour un moment et puis on repartait, entre mecs, solidaires et heureux, même si on avait la tripaille en folie. La mer nous remettait d'aplomb et vogue la galère ! Et puis le bateau, mon vieux, le bateau quittant le port, la manœuvre délicate, et la mer à nouveau, comme une autre vie qui commence, même si on essuie des grains - et il y en eut de sévères- cela vous lave de tout. Ivre de vent et d'embruns, il faut tenir, garder le cap, dormir à peine et avoir le moral. Au fil des courses, j'ai rencontré des gens passionnants : Desjoyaux, Le Cam, Florence Artaud, simples, vrais, fous de voile et de mer. Ah, je voudrais recommencer, tiens, doubler le cap Horn pour avoir le privilège de pisser sous le vent, mais surtout retrouver ces sensations uniques, envoutantes, prendre des risques, affronter le danger, avoir la peur au ventre, mais tenir bon et rentrer, les yeux pleins de rêve et fêter le retour avec tous mes potes marins... Allez, je m'emballe... tout cela est loin maintenant. Aurais-je seulement la force et le courage nécessaires à l'âge que j'ai ? De toute façon, Stanzie, ma femme, ne veut plus que je navigue, mais cela me démange parfois, j'en ai un peu ma claque du chemin tout tracé, un verre de trop, une clope de temps en temps, et la voilà qui prend des tours : je vais choper un cancer, souffrir atrocement et surtout, surtout, la laisser toute seule ! C'est sûr, je la voudrais un peu plus autonome, un peu moins « amoureuse ». Tiens, je n'ose pas lui dire que j'ai une piste sérieuse de boulot en France à nouveau, j'ai peur de la crise : « si tu travailles là-bas, on ne se verra plus tous les jours, tu vas refaire ces trajets impossibles, j'ai besoin de toi, tu ne m'aimes pas.... »

D'un trait, il termina sa bière et lança : « J'en ai marre à la fin ! Et si moi je vis mieux comme cela, en France, avec mes potes français qu'elle n'aime pas trop. J'ai besoin d'un boulot prenant, intéressant, qui me redonne confiance en moi, me valorise. C'est sûr, elle m'appellera dix fois par jour à mon job, comme avant, mais je ne répondrai plus. J'ai besoin de me sentir à nouveau les coudées franches, je n'en peux plus de la vie à heures fixes et de la bouffe bio.

« Que serais-je sans toi, qui vins à ma rencontre... » chanta la sonnerie du portable posé sur la table. Il le saisit rapidement : « Ah merde, c'est elle, je ne lui ai pas dit ou j'allais, faut qu'elle apprenne à vivre sans moi quoi ! »

« Oui, Stanzie.....tu veux que je rentre ?.....Tout de suite ? D'accord.....Il faut que j'aille chercher ta fille à la gare de D.....au train de 20 H ? Oui, bien sûr ma biche, je rentre de ce pas ».

« Il est rigolo, Papi ! »

« Que serais-je sans toi, mon petit Tristan ? » avait dit Papi en oubliant de tourner à droite à l'intersection, après mon cours de violon. Il m'accompagnait chaque mercredi chez Mr Dubois, mon professeur particulier. Il n'aurait jamais manqué une seule leçon du futur virtuose, aimait-il dire en me faisant un clin d'œil. Il m'aidait à placer ma mentonnière. Il s'asseyait sur la chaise en bois dans un coin de la salle. Il m'écoutait religieusement tâtonner sur mon instrument avec mon archet. Nous échangeons un regard complice quand je disais au professeur que j'avais oublié ma partition à la maison. Papi savait je l'avais emportée mais je n'aimais pas ce morceau d'étude. Nous étions liés par un pacte « Solidaires et Fidèles à tout jamais ! ». C'était ce même regard complice que nous échangeons quand il s'achetait en cachette un éclair au chocolat à la boulangerie en allant chercher le pain. On s'asseyait sur le banc dans le parc. Il savourait sa pâtisserie interdite tandis que je profitais des chouquettes que la boulangère m'avait offertes. Papi n'avait pas le droit de manger du sucre à cause de son diabète, répétait inlassablement Mamie. Mais nous étions « Solidaires et Fidèles à tout jamais ! ».

Ce jour-là en oubliant de tourner à droite, je m'étais dit qu'il me mettait à l'épreuve et testait mon sens de l'orientation. Il avait été Officier dans la légion étrangère, il était capable de se repérer partout.

Puis il y eût l'épisode du Mardi gras et le spectacle à l'école. Je m'étais déguisé en pilote de ligne. Papa m'avait prêté son uniforme. J'étais fier, si fier. Je caressais les galons sur les manches, je levais haut la tête pour montrer la casquette bleu marine et les deux ailes dorées. Papi était venu assister au spectacle.

« Tu reconnais Tristan ? » lui avait demandé Maman.

Il avait répondu en levant les sourcils : « Qui est Tristan ? Il n'y a que des Blanche-neige, des princesses, des Batman, des Spiderman. Il y a un pilote, un pompier, une infirmière. Que se passe-t-il ici ? Qui sont ces gens ? ». Maman lui avait replacé son écharpe avec tendresse. En descendant de l'estrade, j'ai couru vers Papi pour lui faire un bisou et lui montrer mon déguisement mais il s'est reculé en me disant « Je pense que vous faites erreur, Monsieur. Je ne crois pas vous connaître. »

Je m'arrêtais interloqué. Il ne m'avait pas reconnu sous mon déguisement. Je comprenais, alors, qu'il n'avait pas dû prêter attention à ma prestation sur la scène. Je m'étais pourtant tellement appliqué. Je voulais qu'il soit fier de son unique petit-fils, comme je l'étais de lui. Je n'avais pas pu masquer ma déception, ma tristesse, ma désolation. Maman me reconfortait en me tendant un nounours à la guimauve recouvert de chocolat.

Papi avait dit : « Ce sont mes friandises préférées et j'adore aller en acheter à la boulangerie pour mon petit-fils. Nous les décapitons et nous échangeons nos moitiés. Mais c'est un secret. Si ma femme savait ! Je n'ai pas droit au sucre. » .

Et puis il y eût le mariage de Tonton Gildas. Toute la famille était venue pour l'occasion. Je me languissais de retrouver mon cousin Arthur. Arthur et moi avons un an d'écart mais nous étions comme deux frères jumeaux. Nous aimions les mêmes jeux, les mêmes films. Nous pouvions passer des heures ensemble sans nous lasser. Le temps filait à une telle vitesse quand nous étions réunis.

Beaucoup d'invités allaient venir pour le mariage, certains venaient de loin. Maman avait proposé d'en héberger à la maison. Elle m'avait demandé si j'acceptais de dormir chez Papi et Mamie pour libérer ma chambre, tout en imaginant la joie que cela allait me procurer. J'étais le roi chez Papi et Mamie. Je dormais toujours dans leur chambre. Ils avaient d'abord installé un berceau quand j'étais plus petit. Je dormais chez eux quand Maman et Papa partaient

quelques jours. Papi voulait absolument avoir un œil sur moi. Il était hors de question de me mettre dans une autre chambre. En grandissant, ils ont remplacé le berceau par un lit à barreaux puis un lit simple. La nuit étaient rythmée par les ronflements de Mamie et Papi. Je m'amusais à noter qui avait été le plus bruyant des deux selon les nuits. C'était comique de les entendre dire au petit matin : « Tu as ronflé toute la nuit. Tu as dû gêner notre petit Tristan. » . Ils me faisaient rire. Leurs ronflements étaient plus un réconfort qu'une nuisance. J'en avais pris l'habitude et je n'aurais jamais voulu aller dormir ailleurs que près d'eux. Le matin du mariage, Papi s'était levé. Il avait enfilé son pantalon sur son pyjama. Je l'avais vu faire. Je croyais que Papi faisait une blague. Mamie avait bondi et était venu l'aider à tout enlever pour passer son pantalon à nouveau. J'avais retenu un fou rire en pressant fortement mes mains sur ma bouche. J'avais tout de même laissé échapper « Il est rigolo, Papi ! ». Mamie avait caressé mon visage et déposé un gros bisou bruyant en murmurant « C'est un certain M. Alzheimer qui lui a dit de faire ça l'autre jour et maintenant il se prête au jeu. Il t'aime très fort ton Papi, Tristan. Et il n'oubliera jamais de t'aimer ». Je n'avais pas tout compris sur l'histoire du M. Alzheimer mais j'adorais l'idée que Papi, armé de son gros cœur rempli d'amour, me protégerait de tout et à tout jamais. Il avait été militaire. Il avait été légionnaire. Papa disait que c'était l'Elite, même les Américains saluaient la bravoure des légionnaires. Fort de son soutien, je me sentais capable d'affronter le gros Lulu au prochain match de foot. Il taclait tout le monde, le gros Lulu. Mais j'allais pouvoir lui dire que s'il recommençait la légion allait débarquer. Et puis, il y avait M. Ducros, le professeur de mathématiques. Il me faisait peur, il était sévère. Maman disait que je n'avais rien à craindre puisque j'étais très poli et respectueux des règles. Elle m'expliquait que c'était la seule façon de faire régner le calme et la discipline pour enseigner efficacement. Elle le voyait au club de bridge chaque jeudi soir, il était très gentil et très gai selon elle. J'avais du mal à imaginer M. Ducros faire des blagues quand je le voyais à l'école, vêtu de sa blouse blanche dicter sa leçon d'une voix de Stentor. Sa voix me tétanisait. Protégé du bouclier d'amour de Papi, je me sentais fort maintenant. Je ne serai plus transi, je n'aurai plus le souffle court devant M. Ducros.

J'avais envie de répondre que moi aussi je l'aimais Papi et que je l'aimerai toujours. Mais Papi, il n'avait peur de personne, lui ! Il n'avait pas de gros Lulu qui le taclait ni de professeur qui le faisait trembler comme une feuille. Je regrette aujourd'hui de ne pas lui avoir dit.

Deux ans plus tard, tout avait changé. Papi était parti, me disaient les adultes. J'avais demandé : « Il est parti rendre visite à son ami, Mr Alzheimer pour apprendre de nouveaux jeux ? ». Aucune autre réponse que « Tu comprendras plus tard »
 Nous avons tant de choses à faire ensemble Papi et moi. Il devait m'aider à construire mon circuit de voitures. Je voulais me lancer dans la peinture de figurines avec lui et commencer par les légionnaires. Il n'est pas venu à mon audition de violon pour intégrer le conservatoire. Et puis il a laissé Mamie toute seule à l'aube de leurs cinquante ans de mariage.
 « Il habite où, ce Mr Alzheimer ? »

Cinq pétales.

Que serais-je sans toi, toi l'inconnu, sans qui je le crois je me serais perdue ? Que serais-je sans toi, toi le praticien, avant qui je le crois, je pensais n'être rien ? Que serais je sans toi, toi l'être humain, toi l'homme de bien, toi l'accoucheur des âmes, le blanchisseur des vies salies ? Que serais-je sans toi ? ...Mais quoi ? Je te tutoie ! Je ne sais pourtant rien de toi. Pas de quoi faire un ami, pas de quoi qu'on se tutoie. Je connais de toi que ce tu as restitué, ce que tu as réveillé, révélé de moi. Tu m'as donnée de l'importance, tu m'as rendue ma place dans l'humanité. Tu m'as élevée, hissée, sortie de mon absence, de ma négation, de mon incapacité à croire que j'étais née. Tu m'as admise auprès de toi. Tu m'as rendu mon existence. Tu m'as fait comprendre que j'y avais droit. Alors je te tutoie.

Juillet croulait sous un soleil munificent. J'ai trainé mon squelette ambulancier rapetassé sur des entrailles incompressibles dans une enveloppe grisâtre comme un sac de déchets jusqu'à la porte de ton cabinet. Les étoiles avaient dû repérer ma carcasse insomniaque ou peut-être était-ce l'odeur de charogne en décomposition qui avait attiré leur mansuétude. Bref, j'avais obtenu dans un coup de chance inouï par un remplaçant trop laxiste ou un hasard bienveillant du calendrier estival, un rendez-vous auprès de toi LE psychiatre réputé, LE spécialiste des esprits malmenés. Pas d'introduction. Une rencontre, ton adresse. Un trou peut-être dans ton agenda surchargé m'offrit une place à moi qui n'en trouvais plus aucune même à mes propres yeux enfoncés dans le noir de mes orbites où je me noyais dans une obscurité qui avait contaminé jusqu'aux frusques dans lesquelles je tentais de m'effacer pour de bon. Une place ! A moi ! Moi à qui mon père, sans jamais se rappeler mon prénom, promettait que seul le cimetière m'en accorderait une. Moi, là « capote explosée », celle que ma mère malade, mains tendues vers mon corps, toutes griffes dehors, le verbe haut, la langue venimeuse, regrettait encore de ne pas avoir étranglée à la naissance. Une place oui. Et même une plage ! Horaire ! C'est déjà ça. Une immensité pour m'épandre et réintégrer tout l'espace que je refusais de me concéder. Un créneau horaire et un fauteuil rien que pour moi qui tentais d'éradiquer ma maudite présence. Une heure chaque semaine pendant des mois ! Au déjeuner, au soir, au matin ! Il y a toujours eu une place pour moi dans ton agenda. C'était simple : c'était comme si j'avais enfin mon tour. J'avais enfin des droits. A présent c'était les horaires qui étaient pendables. Plus moi.

Tu m'as tendu la main. Pas une giroflée à cinq feuilles, c'est ainsi que ma mère nommait sa gifle légendaire qui me catapultait aux antipodes de l'espérance, aux gémonies de l'existence. Non. Cinq doigts ouverts pour m'accueillir, m'ouvrir l'espace où j'allais essayer de découvrir qui j'étais ou aurais pu être hors des dramaturgies familiales. Cinq doigts larges et chauds auxquels ma menotte s'est comme agrippée. Le geste de ta main m'extirpait de l'oubli, du mépris, de mon horreur de n'être que moi, d'être née, tout simplement là. Ta main me présentait l'endroit où je pouvais renaître sous ton regard gris qui veillerait comme celui du père qui ne m'avait jamais regardée.

Et tu as juste demandé : « Que vous est-il arrivé ? » Tu ne m'as pas demandé qui j'étais. J'aurais été obligée de te rapporter ce que les autres, des autres, tous les autres auraient pu dire sur moi. Avec ma cervelle liquéfiée, mon corps à peine soutenu sur des allumettes, je ne t'aurais régurgité que la longue litanie des noms, prénoms et surnoms que je n'avais aucunement choisis, des mots et cochonneries entendus et subis, des insultes et des crimes que l'on m'avait inventés pour pouvoir sans souci me repousser, me condamner. Non. Tu m'as accueillie, avec un visage aussi largement

ouvert que ton col de chemise sur un tricot marron clair. Je redécouvrais les couleurs ! Pas de cravate pour me rappeler qu'on pouvait me vouloir pendue ou étouffée. Pas de costume gris comme les barreaux, les grilles où le béton qui bouchaient toujours les tunnels d'égouts ou les conduites d'évacuation où j'étouffais chaque nuit. Comme si tu savais bien que les esprits chagrins et torturés de tes patients liraient dans chaque détail, dans chaque minuscule particule, des codes, des rappels, des jalons de souffrance .Tu m'as indiqué un fauteuil confortable dans la lumière tamisée de la fenêtre qui donnait sur la rue, sur le monde du dehors jamais si éloigné que ça de ce cocon où je dénouais et dévidais les fils du passé. Pendant des mois, des années, j'allais m'agripper à ces stores blancs, aux arabesques jaunes sur le tapis vieux rose qui amortissait mes pas et mes sanglots, dans lesquels je sentais mon corps peser, faire une empreinte. Tu m'as apprivoisée. Tu m'as écoutée, regardée, parlé et même souri. Je me sentais réhabilitée, acceptée non plus tolérée ou subie. Ton attention bienveillante me rendait une autre vie, une existence différente de ce qui avait été raconté. Il y aurait peut être un après avec un corps, une tête, d'autres idées, d'autres sensations que toute cette souffrance dont j'étouffais. -

Cinq mots : « Que vous est il arrivé ? »Moi qui croyais être l'unique responsable, qui imaginais dans une grandeur démesurément maléfique et fatale être la cause et l'origine de tous les maux familiaux et humains, voilà que tu me demandais non pas ce que j'avais fait ou étais, mais ce qui s'était passé. Avec toi je devenais non plus l'auteur de mon malheur, l'actrice passive d'un rôle écrit par d'autres, mais la spectatrice, la critique patentée de ce répugnant scénario où je m'étais oubliée. Nous nous sommes mis à décoller les affiches, les étiquettes apposées. Nous nous sommes attaqués aux dialogues, aux personnages, à la mise en scène, à la réalisation. Nous avons ri devant certains montages. Je suis restée sidérée devant certains trucages. Un film se déployait sur les murs de ton cabinet. Il ne manquait rien .La distribution avait été impeccable : les bons, les méchants, les gagnants, les perdants. Avec toi je suis sortie de scène. J'ai posé mes pieds dans la réalité.

Mais tu savais que le temps nous était compté. Comme dans toutes les histoires il faudrait se séparer. Toi, tu savais déjà qu'à nouveau je serai seule, que forcément je pleurerai. Tu m'as protégée d'autres mauvais jours. Puis comme le renard du Petit Prince tu m'as fait un cadeau. Je ne l'ai pas su tout de suite. Et d'ailleurs est ce que toi tu le savais ? Offrir et partager étaient ton art de vivre. Tu m'as fait découvrir une abbaye, un jardin, une roseraie. Tu m'as offert, rien qu'à moi, comme si je les méritais, des milliers de fleurs, des années de senteurs, des kilomètres de jardin où je marcherai pour de bon ou dans ma tête sur des tapis odorants de pétales multicolores. Je pleurerai mais cette fois je gagnerai .Pour la première fois de ma vie où que je sois, dans quelque ville que ce soit, dans les cathédrales de pierres, de verdure ou les bois, je trouve à chaque fois, je trouve rien que pour moi, un espace, des roses, du parfum, la joie. La joie d'être devenue, de sentir, respirer, vivre, pleurer même .Mon corps existe, occupe la terre, s'en repait. Grâce à toi, où que je sois, je pose mon pied, je sens mon poids, tous mes sens m'affirment que je suis là. Que serais-je sans toi ? Cinq lettres ponctuent comme un écho ces cinq mots dans mon esprit qui pleure puisque tu es parti, cinq lettres comme les pétales d'une fleur, comme ces doigts écartés de ta main grande ouverte qui m'a rendu l'espace de ma vie : Merci.

Que serais-je sans toi ..

Introspection nostalgique

Que serais-je sans toi... ?

Ou plutôt, que serais-je sans vous, vous qui m'avez élevé, soutenu, encouragé, vous qui m'avez instruit, avez formé mon goût, donné du plaisir, vous qui m'avez aimé ? ..

Parents, professeurs, amis, amantes, vous tous avez contribué à ce que je suis, à ce que je ressens, à ce que je désire.. Et que dire du rôle des livres, des spectacles, des paysages, des lieux qui m'ont marqué ? Sans parler même de ces impressions fugitives, de ces instantanés lumineux qui enrichissent l'existence et lui donnent un sens, comme G. Brassens les évoque si bien dans sa chanson sur « l'Auvergnat » ?

Je suis le résultat de toutes ces influences qui forment une identité, une personnalité.

Bien sûr, dans la multitude des rencontres et des sensations qui jalonnent une vie, il en est de plus déterminantes que d'autres. Et de celles-là, le souvenir reste gravé jusqu'au dernier souffle. Tenter de retrouver ces moments privilégiés, c'est se livrer à une véritable introspection.

A l'adolescence, il y a ce professeur qui sut si bien parler de littérature. Il venait de passer l'agrégation, il était jeune et plein d'entrain. Il faisait revivre les écrivains et leurs œuvres dans leur temps. Il donnait le goût des Lettres et de l'Histoire, tout en transmettant à ses élèves un salutaire esprit critique. Il était accessible, donnait de son temps sans compter : l'un de ces hussards de l'enseignement qui ne ménagent pas leur peine au service de leurs élèves. Dans sa classe, on faisait aussi du théâtre. Je me souviens d'avoir joué Pyrrhus dans Andromaque. Depuis, j'entends encore résonner les vers « Pyrrhus les yeux étincelants, entrant à la lueur de nos palais brûlants..».. Il m'en est resté le goût pour cette magie qu'est le théâtre....

Il y a cet ami grand montagnard avec lequel j'ai parcouru plusieurs étés les plus beaux sommets des Pyrénées. Il gravissait sans effort apparent les pentes les plus rudes, tout en sifflant cette chanson de Trenet, de nos jours un peu désuète : « Mes jeunes années courent dans la montagne.. ». C'est lui, premier de cordée, qui me sortit d'un bien mauvais pas, alors que je glissai vers les eaux glacées d'un lac d'altitude. Et tant d'aventures vécues sac au dos, passages périlleux, nuits à la belle étoile, soirées joyeuses dans des chalets perdus, bonheurs d'atteindre les sommets. Après cela, on ne peut qu'être attiré par la découverte, les voyages, les situations insolites. Est-ce cela qui explique que « Lawrence d'Arabie » soit l'un de mes films préférés ?

On se retrouva plus tard, il était toujours aussi dynamique et brillant. Une « venta » à la frontière franco-espagnole, l'une de ces auberges qui servait autrefois de repère de contrebandiers, garde probablement le souvenir de formidables agapes arrosées au « clarete », suivies d'une poursuite échevelée de moutons à travers les prairies basques... Et puis j'appris que, contre toute attente, cet ami était brutalement décédé d'un souffle au cœur. Cruel rappel de nos fragilités.

Il y eut d'autres copains, soirées d'étudiant qui se terminent à l'aube, d'autres réunions enfiévrées, tant d'autres virées.. Mais aucune amitié n'a ensuite atteint le même niveau de qualité.

Que serais-je sans toi ..

Il y a l'éblouissement du premier « Je t'aime », de la première fois que l'on prend une main et qu'elle se moule dans la sienne. Ton exotisme faisait partie de ton charme, mais il constituait aussi un obstacle, encore un sommet à conquérir. Tu partageais de folles idées d'aventure et des opinions contestataires.

Tu m'as fait aimer « Cent ans de solitude », mais nous faisons aussi bien nos délices de la lecture de « Hara-kiri ». C'était aussi l'époque des grands groupes de rock. Comme nous avons vibré à ce concert des « Doors » ! . Tu étais déjà une mélomane avertie et tu jouais au piano plusieurs préludes de Chopin avec brio. Jusque là, j'en étais resté au blues et Rhythm'n'blues, sans vraiment aborder la musique dite classique.

Le goût pour la musique s'est affiné un peu plus tard, non par l'intermédiaire d'une rencontre, mais curieusement, à l'occasion d'un long voyage en avion. Par hasard, parmi les choix musicaux proposés, je suis tombé sur l'ouverture du « Bourgeois gentilhomme » de Lully. Encore néophyte, je fus littéralement exalté par la grandiose beauté de cette musique. J'ai repassé le morceau en boucle jusqu'à l'arrivée. Depuis je suis devenu un fervent de l'opéra baroque..

Vinrent quelques années insouciantes, et puis la vie quotidienne nous a rattrapés, et finalement lassés. D'autres que toi ont suivi, avant que ne se renouvelle l'éblouissement de la première fois et que s'organise une relation plus stable, autour du lieu de vie choisi. Que dire de toutes ces rencontres ? Que toutes, succès ou échec, impriment leur marque et apportent leur lot d'enseignement. Pour autant, change-t-on fondamentalement ses comportements? Pas si sûr. « Chassez le naturel, il revient au galop.. ».

Il ya quelques années, j'eus l'occasion de rencontrer une personnalité de grande culture. Pour le 200^{ème} anniversaire de la naissance de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, il fut décidé de collaborer à une évocation théâtrale, qui connut un honorable succès d'estime. Dès lors, une bonne part de mes loisirs est consacrée à écrire des saynètes historiques, sans même la perspective de les voir jouées un jour. Goût du théâtre, quand tu nous tiens !

Enfin, mes deux fils, que serais-je sans vous ? Vous êtes sans doute la réussite dont je suis le plus fier, c'est vous qui donnez un sens à ma vie en la prolongeant. ..Je me suis efforcé de vous transmettre à mon tour ma curiosité pour ce monde si divers, si contradictoire, et vous avez l'air d'en avoir tiré quelque profit.

Voilà quelques uns des personnages, rencontres et situations qui m'ont fait ce que je suis ... Mais au moment de quitter la scène, l'important ne sera-t-il pas de pouvoir dire, comme Pablo Neruda, « Je peux dire que j'ai vécu ».. ?

Le petit bois

Que serais-je sans toi, ô petit bois que j'aime ?

Tous les matins, j'ouvre le portillon du jardin, je descends le chemin et te voici, à trois minutes de ma maison. Sous tes ombrages, je promène ma chienne à l'affût des senteurs.

Nous marchons toutes deux dans l'humidité de l'herbe ourlée de rosée ou tremblante encore d'une pluie fraîchement tombée. Le vert du sol sous les pieds, le bleu du ciel sur la tête, je découvre le jour nouveau, dans le silence et la solitude. Personne ne vient jamais dans ce bois ; il m'appartient, dirait-on, à moi seule. Et je marche simplement, j'avance un pied, puis l'autre, sans effort, en un mouvement basique et rassurant. Mon identité s'estompe, je me fais animal comme la chienne. Je redeviens l'enfant marcheur que je fus, je redécouvre l'un des premiers mouvements de l'être vivant. Grâce à mes pas, je m'inscris dans la nature.

Mon corps s'absorbe dans la marche qui me détend, me régénère. J'oublie tout ce qui, le reste de la journée, m'obsède : la perversité de B., le divorce de V., la mauvaise santé de F.

Ô petit bois que j'aime, tu m'apportes une trêve.

A droite du chemin, voici la clairière dont nous foulons le sol moelleux, couvert de trèfle et de lamier pourpre, puis, sur la gauche, un petit pré où la chienne, truffe frémissante, va courir un moment.

Que j'aime, ô petit bois, ce début de journée frais, calme et simple !

Je pense à d'autres bois aimés : à celui de ma Provence natale si parfumée l'été, dans sa sécheresse. Comme ici, les feuilles des chênes jonchaient le sol en septembre, plus craquantes pourtant, et plus odorantes.

Je pense au petit bois de chênes verts d'Alphonse Daudet qui appelait le sous-préfet aux champs.

Oui, parfois, la marche met en mouvement mes pensées. Dans mon petit bois, je pense à mes amis les écrivains : à Rousseau l'herboriste, à Nerval parcourant le Valois, à Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent », à Proust, hésitant entre le chemin de Méséglise et celui de Guermantes. Je pense à Colette aussi, à ses bois de Puisaye qu'elle eut tant de peine à quitter.

Tout au long de ma vie, les arbres me furent une compagnie et un modèle ; devant leurs fortes racines enfoncées dans le sol, que sont nos pauvres pieds instables ? Leurs frondaisons magnifiques s'élèvent toujours plus haut vers le ciel, comme nous devrions nous élever. Toujours, les arbres m'ont plu, du plus modeste au plus imposant.

Ici, les arbres à papillons baissent leurs épis noircis, grappes si colorées, si parfumées l'été dernier !

Dans le petit bois, j'avance, je sors des ombrages, mon visage naît à la lumière. A mon approche, les oiseaux froissent leurs ailes aux cimes des chênes, le pic noir frappe du bec le tronc du tilleul, les merles sifflent dans la lumière du matin.

Quelle fraîcheur, quelle jeunesse dans la nature qui, en cette saison pourtant, devrait lentement mourir ! Où sont les frimas de mon enfance ? Bien sûr, je les regrette ; ils ont accompagné ma jeunesse .Oh ! le départ frissonnant pour l'école dans la brume et le verglas de décembre ! Où donc est la saison d'hiver d'autrefois ?

Néanmoins, il est agréable, loin des touristes de l'été, de marcher dans le bois déserté.

Ô petit bois que j'aime, chaque jour tu m'offres le refuge et l'oubli, chaque jour tu me donnes l'élan pour affronter les duretés à venir et je t'en remercie.

Que serais-je sans toi, ô petit bois que j'aime ?

ADULTES

Mentions spéciales

Marion BATICLE-POTHIER : *Le train de sa vie*

Alix MARIE : *Le sens de la question*

Claude WITTEZAELE : *Le trousseau de clés*

Le train de sa vie

« Que serais-je sans toi, qui vins à ma rencontre ? Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant... » Les mots d'Aragon résonnaient dans le hall de la gare, et, en sortant du point presse, elle les reçut de plein fouet... La voix de Jean Ferrat semblait se moquer d'elle ; lui rappelant avec ironie que personne ne lui ferait vraisemblablement jamais une telle déclaration ; et que, pire encore, elle ne serait jamais en mesure de la faire à quelqu'un...

Elle rentrait de trois jours de séminaire à Evreux sur les économies d'énergies applicables par les PME : des heures grises, où l'envie de bailler n'était interrompue que par la distribution d'un mauvais café et de viennoiseries datant, au mieux, de la veille.

Elle avait quelques heures à perdre avant de prendre son train, mais l'idée de visiter la ville n'ayant rien de bien alléchant, elle avait directement pris un taxi pour la gare.

Elle avait acheté un journal et s'était installée devant un thé, face au départ des trains de grandes lignes. Elle regardait les passants. Et, la chanson aidant elle se demandait qui parmi eux vivait une grande histoire d'amour ? L'un de ces inconnus avait-il eu la chance d'aimer un jour tellement passionnément, qu'il ne pouvait envisager sa vie même hors du regard de l'autre ? Elle se mit à imaginer la vie, les pensées de ces inconnus... : ce jeune couple qui se tenait par la main, cherchant avec angoisse leur wagon, partait-il en voyage de noces vers la Capitale ? Ce quinquagénaire fumant le cigare -qui ne manifestait visiblement que peu d'intérêt pour la femme en manteau de fourrure qui cherchait à ne pas le perdre dans la foule- pensait-il au dernier contrat qu'il venait de signer ou à sa jeune maîtresse ?...

Lorsque l'homme sortit de son champ de vision, son regard se posa négligemment sur le panneau des départs, et, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi, un nom s'y détacha, sembla s'imposer à elle, comme l'hypnotiser : des sonorités chaudes et sensuelles qui ne pouvaient renvoyer qu'à une destination où tout serait sûrement possible pour qui seulement osait et, où elle humait des accents exotiques d'interdit qui la subjuguèrent.

En un flash, elle visualisa alors tout ce qui pouvait l'attendre là-bas. Elle avait déjà connu cet étrange appel face à la reconstitution d'un atelier de modiste à Orsay : lorsqu'elle y avait vu ce bibi improbable d'un violet criard rehaussé d'une aigrette et d'un bouquet de catleyas, elle avait été saisie d'une irrésistible envie -d'un besoin viscéral même- de l'essayer. De quitter pour un unique instant sa petite vie tranquille et étriquée pour se découvrir en demi-

mondaine, nouvelle Liane de Pougy. Elle, dont la caresse de son chat, lorsqu'il lui frôlait les jambes, était depuis longtemps son unique source de frisson.

Jamais auparavant sa vie n'avait dévié de son cours monotone et familier, long ronron rassurant dont elle n'avait jamais vraiment cherché, à vrai dire, à se libérer : des parents aimants qui avaient toujours tout fait pour la protéger des petits et grands malheurs de la vie ; une quiétude tiède qui, certes, vous rassure, mais qui vous laisse le soir comme un gout de vase au fond du cœur.

Un amour ou deux, jamais de coup de foudre, non, à peine le cœur qui s'accélère. Des rencontres inévitables, presque programmées : affinités plus inéluctables qu'électives. Cinés, dîners, étreintes sans passion : joli travail d'équipe contre l'ennui et le temps qui passe... Des ruptures désagréables, certes, mais rien que quelques pilules savamment prescrites ne sauraient vous faire oublier.

Quelques années à la fac : beaucoup de savoirs inutiles qui la laissaient patauger dans la vraie vie comme un jeune chiot maladroit, mais aucun qui lui aurait donné une quelconque singularité, un je ne sais quoi la mettant en valeur. Bien au contraire, elle s'était toujours fondue dans la masse, cherchant à se faire oublier. Elle avait acquis un certain savoir-faire dans l'art d'esquiver les conflits, de flairer la controverse, d'abdiquer devant qui parlera le plus fort, de renoncer à ses opinions –encore fallut-il qu'elle en ait réellement – pour ne pas risquer d'ébranler la concorde générale.

Mais voilà qu'à cet instant, son passé, tout comme le quai, les passants ou les pièces qu'elle posa sur la table sans même en être consciente... tout semblait se perdre dans un brouillard d'où ne surnageait que le train numéro 9870 à destination de ses rêves enfouis, d'une vie inconnue qui, lui semblait-il, lui échapperait à tout jamais si elle ne savait saisir cet instant.

Elle monta dans le train avec la sensation de monter dans sa vie, se plaqua contre la vitre, le souffle court. Elle sentait la sueur qui lui coulait dans le dos, laissant aller avec elle ses anciennes peurs, ses reculs et ses doutes. Puis, peu à peu, elle retrouva étonnamment son calme. Elle regarda le paysage qui défilait, l'emmenant loin de chez elle, loin d'elle-même ; et se sentit enfin prête à vivre.

Elle entra dans un compartiment, s'assit, les jambes négligemment croisées, dégageant la finesse de sa cheville, étudia un instant les visages et les corps qui l'entouraient ; puis fixant intensément l'homme assis en face d'elle, elle lui dit simplement : « Vous avez un très joli sourire. »...

Le sens de la question.

Que serais-je sans toi ? La question demeura un instant suspendue dans les airs... de qui parlait-elle ? Elise avait rêvé et s'était réveillée, emplie de ces mots sans se souvenir pourtant des images qui les avaient précédés. Au petit matin, elle entendait les relents rythmiques d'une rave party sans doute, en un bruit sourd et persistant qui semblait vouloir devancer les battements de son cœur, juste un plus rapide, comme pour la mettre en état d'alerte.

Pouvait-on vraiment aimer sur cette musique ? Elise se demanda si, en l'écoutant, elle n'était pas remise inconsciemment dans le ventre maternel, et presque condamnée à mourir puisqu'elle n'arrivait plus à en sortir. Mais... en était-elle déjà sortie ? Que serais-je sans toi ? Elise ressentit alors tout le désespoir qui la reliait à sa mère et l'empêchait certainement de prendre son envol, une chape énergétique comme un carcan de misère. Néanmoins, elle n'arrivait toujours pas à mettre de visage précis derrière cette interrogation qui l'avait prise au réveil, au dépourvu, seule demeurait une impression, entre nausée et vertige, quelque chose qui l'envahissait en même temps qu'elle lui faisait prendre conscience du vide.

Sans toi... et Elise se souvint de son père, décédé depuis peu, du travail de deuil qui s'accomplissait en elle, comme un chemin qui prenait un long temps, de faire d'une force extérieure une présence intérieure. Qu'on le veuille ou non, le père donnait la direction. Papa... que serais-je sans toi qui, dans ce qu'on appelle aussi la petite mort, m'a donné la vie ? Je n'existerais pas. De ton corps physique, tu filtrais l'amour dévorant de ma mère, à l'image de ce placenta dans son ventre qui l'empêchait de me confondre en elle et de m'absorber, mais qui sera mon protecteur aujourd'hui ? En fait, tout simplement, qui m'aimera encore ? Elise sentit la coulée d'une larme sur chacune de ses joues. Elle retrouvait la petite fille en elle, et à travers ses larmes, les pleurs d'enfant de sa mère, de sa grand-mère, dans leur relation éperdue à leur propre père. En mourant, à nouveau, son père semblait lui donner la vie, peut-être parce qu'il l'avait sentie prête à intégrer en elle le sens de sa présence sur la terre. Il y avait papa, il y avait maman, il y avait l'être aimé aussi, le compagnon de route, celui auquel Elise ne pouvait associer cette question sans qu'apparaisse aussitôt une forme de mélodrame... Quoiqu'il arrive, pensa-t-elle, il n'y aurait jamais plus de sans toi, leurs enfants étaient là pour en témoigner, ou alors il lui fallait revenir en arrière, avant leur rencontre, avant leur premier baiser qui lui avait révélé toute une existence, une vie même, à partager. L'esprit d'Elise continuait de vagabonder sous les draps, comme si sa posture allongée, son corps au repos, favorisait ses déambulations matinales. Il y avait une sorte de perte de corps à penser allongé, s'avoua-t-elle, tandis que le mouvement donnait à ses réflexions un dynamisme qui la ramenait forcément au présent. Elise rajusta sa tête confortablement sur l'oreiller. C'était pratiquement absurde de vouloir imaginer un monde différent de celui-là. Que serais-je sans toi... ?

Ce pouvait être une plainte, le constat d'une fusion malade puisqu'elle l'empêchait d'exister pour elle-même, ou juste, un aveu très doux où se formait le sourire énigmatique de tous ces êtres autour qui donnaient à son existence une forme particulière, comme s'ils la définissaient de leur présence. Dehors, le silence était revenu, empli de la nuit et de la brillance des étoiles, de la présence des arbres qui attendaient immobiles par la fenêtre que se lève le jour. S'il y a moi, il y a toi, se dit Elise comme affinant sa pensée, et s'il y a toi, alors il y a moi. Que serais-sans toi ? Serais-je le vide de toute relation ou le plein de notre relation poussée à l'extrême ? Elise sentit sa gorge qui commençait à la brûler comme lorsqu'elle touchait quelque chose de si primordial que tout son corps se mettait à l'unisson du trouble de son esprit. C'était pour elle une interrogation qui n'avait sans doute pas de réponse, si ce n'était pénétrer l'insondable... Elle avait presque envie à présent de mettre une majuscule à ce toi, ce Toi envahissant et incontournable. Que serais-je sans Toi... et tout de suite, à la suite, s'aligna le Seigneur d'une enfance religieuse transmise par ses parents, et les parents de ses parents, et par tous nos ancêtres, songea Elise, il n'y avait pas si longtemps.

Cela lui parlait au cœur : que serais-je sans Toi, Seigneur ? Comme à l'approche de la mort ou face au danger. Et là, Elise réalisa qu'il n'y avait plus aucune temporalité. Si elle outrepassait son dégoût et sa peur, elle comprenait qu'il n'était plus du tout question de représentation religieuse, d'une présence extérieure, mais d'une reconnaissance intérieure, comme une porte ouverte sur le monde de l'invisible, qui l'apaisait, et même, la faisait sortir de la confusion. C'était très étonnant. Elise se redressa. Elle replia ses jambes et s'assit en tailleur sur son lit. Parce qu'elle reconnaissait soudain qu'elle n'était pas toute seule, un sourire se forma d'une douceur impalpable qui l'invita à prolonger son existence dans celle des autres alentour, de tout temps peut-être, et même dans chaque contour qu'elle observait et qui composait, inconsciemment, sa réalité. Elise se mit à rire d'un petit son cristallin qui pouvait bien émaner de la légèreté d'une fée, elle observait ses mains posées sur les replis de sa couette. Alors, pleine de courage, elle se décida à repousser la chaleur de son édredon sur le côté, à se lever et, posant un pied nu sur la dureté du carrelage, il lui semblait pénétrer ainsi, et de tout son corps, l'intensité d'une toute nouvelle journée.

Le trousseau de clés

Que serais-je sans toi ?, toi qui éloigné des trottoirs de la capitale ne pouvais respirer, me fis voyager vers des contrées dont la seule mention du nom te causait des crises d'asthme à n'en plus finir !

Que serais-je sans toi qui m'ouvris le livre de ta vie qui devint le livre de ma vie ? Fuyant les rues grises de la ville, je partis découvrir les sources de ton inspiration.

Toi pour qui les aubépines furent si douces à ton cœur, tu me permis de retrouver leur parfum si envoûtant chaque mois de mai. Muni du viatique dont tu chargeas mes bagages, c'est vers le pays de mon enfance, pays de cathédrales et de dunes, de manoirs et de marais que mes pas se dirigèrent. Je compris alors que ce pays natal que je croyais avoir oublié ne nous quitte jamais, nous donne la force de résister aux bourrasques de notre existence et je me promis d'y venir puiser une énergie nouvelle lorsque de gros nuages obscurciraient mes pensées.

Que serais-je sans toi qui, par l'écriture, me pris par la main et me conduisis jusqu'à ces œuvres sculptées de la Renaissance auxquelles la contemplation silencieuse est l'unique réponse aux questions qu'elles me posent. Sépulcre de Saint-Etienne, Passion de Saint-Michel, Pietà de Saint-Martin, comment ai-je pu vivre sans vous connaître ?

Anxieux de ressentir les émotions pareilles aux tiennes, je gravis la colline jusqu'au sanctuaire ; la lanterne des morts, gravée à ton nom, me servit d'amer. Arrivé au sommet, j'ouvris ton livre qui commença à me conter l'histoire de ces ancêtres auxquels tu rends un hommage vibrant chaque fois que tu mets tes pas dans les leurs. Maillon de cette chaîne humaine, tu instruis tes enfants, maillons de la même chaîne, et leur communique cet amour du pays natal, ce devoir de mémoire quand, déracinés, ils seront absorbés dans le tohu-bohu d'une existence oublieuse.

Que serais-je sans toi, qui fis de moi un lecteur assidu des écrivains qui t'aidèrent à construire ton œuvre ? Le sésame que tu m'offris a plus d'une fois servi à ouvrir les portes de l'inconnu. Là, écrivains, peintres, sculpteurs, alignés le long de la route, semblent saluer le voyageur ; une simple bergère ouvre grands les yeux, encore étonnée de se trouver au milieu de cet aréopage illustre ; a-t-elle conscience d'avoir éclairé tant de visages penchés sur ses souvenirs, elle qui s'échina sur la lande et sur les travaux de couture à s'en user les yeux ? Et ce petit homme à barbiche qui semble cacher quelque disgrâce, encore si jeune, que fait-il dans ce champ d'illustres ? Se sent-il seul, éloigné de ses frères humbles qu'il côtoya tout au long de sa courte existence ? Non, cela ne se peut car à peu de distance un paysan penché sur sa houe le regarde en coin, semblant lui dire : « j'étais ton ami, j'ai même écrit un livre sur toi mais tu ne vécus pas assez pour le connaître ... ». Près de chacun d'eux un chêne multiséculaire élance son tronc haut vers le ciel comme un symbole de la destinée de leurs œuvres.

Sur cette même route, d'autres silhouettes se dessinaient, sans solution de continuité. Un fier vieillard, tenant à la main un livre dont on pouvait apercevoir le titre « Vie de Christophe Colomb » arborait un fin sourire car n'était-ce pas lui qui, de chapelle en cathédrale, d'église en abbaye, avait découvert tant de secrets enfouis depuis des siècles au fond des mémoires infidèles ?

Que serais-je sans toi qui m'appris que, née dans une auberge de campagne, une humble servante pouvait devenir une aide précieuse à l'éclosion d'une œuvre ? Loin du tumulte de la ville dont l'éloignement te cause tant de souffrances, les campagnes n'en reçurent pas moins des trésors de poésie de ta plume. Coutumes ancestrales et modernes inventions bénéficièrent à parts égales de tes louanges, empruntant ainsi les chemins d'un poète du plat pays. Vers d'autres contrées, maritimes celles-là, tu revins souvent, ravivant chez moi le souvenir iodé des vacances enfantines. Les grands pommiers de notre jardin, tonnelles improvisées, abritaient nos dîners en famille au retour de la baignade. La vue sur la mer depuis notre terrasse, jalosée de tous nos voisins, devenait le sujet inépuisable des discussions de nos hôtes à qui nous ne manquions pas de faire remarquer l'insigne privilège d'une telle jouissance !

Que serais-je sans toi, moi dont la surdité prit soudainement fin le jour où tu me dévoilas le mystère de tes délices musicales ? Abîmé dans mes rêveries, je subis volontairement le joug que la musique m'imposait. Lentement, je fus amené à comprendre l'envoûtement que tu ressentais à l'écoute de ces phrases musicales dont ton œuvre abonde. Un grand musicien se détachait parmi tous les compositeurs qui t'inspirèrent. Modeste et travailleur, certain de la justesse de ses options, il dut cependant attendre les dernières années de sa vie pour faire éclater son génie. Les unes après les autres, symphonies, sonates et mélodies envahirent mon quotidien, me mettant ainsi à l'unisson de ta pensée.

Cher Marcel, ces clés que tu as forgées soirée après soirée, polies nuit après nuit, je les ai réunies en un trousseau que je te dédie affectueusement.

ADULTES

Finalistes

Victoria ROBERT : *Jojo la Bricole*

Marie-Odile LASSEAUX : *De la beauté dans
l'imperfection*

Audrey ESCOUBET : *L'envol*

Michèle PARIS : *Compagnonnage de nuit*

Marjonc AUER : *Impressions vagabondes*

Romain LEBOURG : *Adieu l'ami*

Amélie SCHUMACHER : *A la recherche de sa voix(e)*

Lakdar BENASSER : *Le parloir*

Mathurine BECUWE : *Migrant*

Hélène RAUCH : *Une journée pour moi*

Jojo La Bricole

Que serais-je sans toi ?
 Née, je ne serais pas
 Heureuse, je ne serais plus
 Rassurée, je ne serais jamais

« Bibi, ne te prends donc pas tout le temps le chou et viens plutôt te poser le fessier pour regarder les Douze Coups de Midi. »

Je vous présente ma mère. Où plutôt « la Mère » comme j'aime l'appeler. On ne peut pas trouver deux personnes plus antinomiques que nous deux. Ma mère n'a pas les deux pieds dans le même sabot, adore Johnny Hallyday et en bonne Capricorne qu'elle est, aime bien faire savoir à qui veut bien l'entendre qu'elle a toujours raison. Ma mère a de nombreux talents : elle est capable de trouver n'importe quelle posologie correspondant à votre mal, de réparer les fuites d'eau, de préparer un osso bucco, de récurer le four ou encore de replâtrer les radiateurs. Moi, je relève davantage du type de « l'angoissée intellectuelle ». Nous avons eu parfois des conversations des plus surréalistes où je lui parlais de la diégèse et autres concepts verbeux de littérature alors qu'elle faisait cuire des coquillettes. Mais, ma mère, du haut de son grand âge, est parfois plus moderne que moi. Elle insiste pour que je ne m'habille pas comme une « bonne sœur » et que j'arrête de me tirer les cheveux en arrière comme la « mère Mac'Miche ». Elle est parfois envahissante, un peu (beaucoup) stressée et incapable de faire fonctionner un ordinateur mais je me suis rendue compte, quand j'ai failli la perdre, à quel point elle était mon ancrage dans ce monde.

Tout va bien et soudainement on se dédouble, on quitte son enveloppe corporelle comme pour observer au ralenti, de l'extérieur, l'horreur qui se déroule sous ses yeux. La sensation cauchemardesque correspond à cette pause temporelle, cette rupture logique, cette tectonique des plaques irréversible. Je me suis sentie à demi-vivante, comme si j'avais actionné le pilotage automatique de ma propre existence. Que faire ? Courir vers ma mère au plus vite ? Mais pour trouver quoi ? Ma mère déjà envolée, ou pire, sur le point de rendre son dernier souffle ? J'ai dû me confronter à une troisième option des plus barbares : l'attente désespérante. J'étais telle une funambule en équilibre instable entre un abîme tragique et un sommet de soulagement.

Ce qui est pire que la mort c'est la vie quotidienne. Devoir chaque jour, alors que tu étais à l'hôpital pendant ces longs mois, vivre, être confrontée à cette routine immuable qui, alors que ma vie était en miettes continuait inlassablement à s'imposer à moi. Etre forte ou du moins cacher ma faiblesse devant toi dont la douleur physique était insoutenable. Mais pense-

t-on assez aux personnes laissées derrière ? Je me suis retrouvée orpheline, ballottée entre tous les membres de la famille qui, par gêne ou par désintérêt, tentaient de façon virtuose d'éviter mon regard dans lequel s'était éteinte l'innocence de mon enfance. Se confronter à la solitude, l'horrible vide, sans pouvoir me tourner vers toi. Même tes ronflements me manquaient !

Enfin tu es revenue à la maison. Mais alors que je me demandais ce que ma vie serait sans toi j'ai vite compris que tu ne saurais pas quoi faire sans moi. De façon littérale. Les rôles se sont inversés lorsque j'ai signé ce papier de « responsabilité » où je devenais ta tutrice le temps que tu retrouves ton indépendance. Alors, comme un véritable tuteur de jardinage je t'ai aidée à te relever, à réapprendre à marcher et à chasser les mauvaises herbes qui polluaient ton esprit. J'avais parfois l'impression d'être entraînée dans un quadrille mal réglé où nous avançons à pas de géant certains jours pour après sauter en arrière tel un crapaud effrayé. On a aussi tourné en rond. Tu semblais avoir oublié les pas de la danse. Nous nous prenions les pieds sur un disque rayé qui t'empêchait de virevolter.

Le médical avait envahi nos vies, sans gêne, sans crier gare, sans y être invité. Infirmières, médecins, pansements, prises de sang, doppler et autres ambulances avaient remplacé les sorties aux Galeries Lafayette, les rires ou encore les grandes expéditions à Ermenonville le dimanche. L'hôpital m'avait même volé ton odeur. Désormais tu exhalais cette horrible relent de Bétadine à la place de ton sempiternel Numéro 5.

Et puis, un jour tu as recommencé à te plaindre que je ne rangeais pas mes affaires, que j'étais toujours en retard et que j'étais hypocondriaque et là, j'ai su que je t'avais retrouvée. Tu étais redevenue ma mère et moi ta fille.

Alors, Maman, merci, jamais plus je n'aurais peur de vivre sans toi.

Après avoir erré comme une âme en peine, comme un radeau à la dérive quand la fatalité t'avait arrachée à moi, je peux désormais dire que je vogue, toutes voiles dehors, tenant la barre de mon propre destin.

Je peux donc apprécier maintenant d'avoir choisi de mon plein gré de vivre sans toi.

Toi, ma maman de poche, qui, même aux heures les plus sombres m'a permis de trouver mon chemin vers la liberté, je te dis, qu'à jamais tu seras avec moi.

Titre : De la beauté dans l'imperfection

Que serais-je sans toi ? Qui est venue à moi un matin de printemps, deux yeux étonnés : les miens en t'apercevant. Je venais de vivre deux heures de souffrances : difficiles, insupportables, (que je croyais, à tort, indélébiles), dans une solitude totale qui met par obligation face à soi-même.

J'étais mal accompagnée, abandonnée aux mains de ce qui restera pour moi l'antithèse de l'écoute, de la douceur, de l'aide que l'on aurait dû m'apporter. J'ai eu peur de mourir, j'ai crié, demandé assistance : en vain : je me suis faite rabrouer, réprimander : pas gentiment... et, enfin, je t'ai aperçue... chiffonnée... tu avais été éprouvée toi aussi, tu avais subi et pourtant tu restais calme.

Qui étais-tu ? D'où venais-tu ? J'ai eu ce sentiment fou que tu surgissais d'un autre monde, d'un ailleurs sans nom... intuition confuse et hors de raison. Nous avons passé un premier mois ensemble. Les temps étaient difficiles : plus de maison, plus de travail ; l'on m'avait recueillie puisque j'avais été quittée.

Mais tout ceci n'était rien je ne le savais pas encore. Il a bientôt fallu entendre des mots étonnants : faciès «d'elfe », «de lutin » de qui parlait-on ? C'était de toi ! De quel droit ? Je regardais tes yeux à l'iris étoilé, deux yeux gris-bleus, comme vous les avez tous, que je tentais d'interroger muettement afin d'obtenir des réponses que je n'aurai jamais.

J'ai déployée beaucoup d'énergie, de détermination, de curiosité pour trouver la piste qui soit la bonne et encore plus : la meilleure. Je t'ai approchée sans vouloir t'effrayer, je t'ai soutenue, motivée, encouragée. Tu as, de ton côté prouvé ta volonté.

Qui étais-je avant toi ? Je me suis longtemps cherchée, je me suis crue savante, quelques fois intransigente, obstinée, impatiente, j'ai croqué la vie : vide, j'ai tempêté, objecté, critiqué, j'ai été candide, crédule, j'ai cru aimé : à tort, à travers, de travers.

J'ai appris avec toi, je me suis trouvée, je me suis aperçue innocente, souvent conciliante, docile, calme, j'ai réfléchi au sens de la vie : pleine, j'ai tempéré mes excès, j'ai admis, j'ai apprécié, j'ai su aimer : vraiment, sérieusement, sûrement.

J'ai appris de toi qu'il y avait de la beauté dans l'imperfection. J'ai appris que les normes n'avaient en réalité aucune raison d'exister... il faut savoir entrapercevoir au-delà... J'ai vu le monde d'une autre façon. M'est apparue comme une évidence la tolérance, et surtout le droit à la différence.

Que serai-je sans toi petite étoile qui me guide à travers ton amour inconditionnel des autres, qui par ta foi dans la vie apporte ton empathie sans préjugé ?

Je n'aurais jamais imaginé que la sociabilité pouvait être un défaut de naissance.

Que serais-je sans toi ma fille qui est née avec une maladie orpheline ?

Ton prénom veut dire « jeune pousse », tu as poussée, grandie, évoluée.

Tu t'es transformée en une jeune fille gaie, dont l'approche laisse un ressenti d'extrême gentillesse. Tu as l'oreille absolue et tu chantes tout le temps. Comment ne peut-on pas t'aimer ?

Que serais-je sans vous mes deux enfants ? Car au-delà de notre amour inconditionnel il y a celui de ton frère. L'aîné dont la vie a été martelée par ton rythme à toi, le petit homme de la maison d'abord et maintenant le jeune adulte qui me soutient.

Vous êtes ma seule famille, mes petits soldats, ceux qui m'ont suivie sans rechigner parce que vous m'avez crue un roc et fait confiance. Le roc est friable, pas toujours épargné mais il puise sa force dans votre amour.

Que serai-je sans toi ? Que serais-tu sans toi ? Que serais-je sans vous ?

Fin

L'ENVOL

Que serais-je sans toi ? 1^{er} janvier 1975, 2h45, Michèle décide de faire un enfant toute seule. William est charmant, c'est un aventurier, c'est lui qui frôle son hôtel en delta plane : on le surnomme « l'homme volant ». Un perroquet perché sur son épaule, il lui sourit. A 33 ans, la famille lui met une pression d'enfer pour qu'elle se marie, qu'elle rentre enfin dans le rang. Gérer un hôtel seule, à son âge...

Mais Michèle s'amuse, elle héberge des pilotes de chasse chaque année, ils viennent en stage d'oxygénation chez elle à Méribel. C'est la fête, le ski, et les voyages en été. Ce réveillon, pourtant, tout bascula ou presque rien finalement, il s'approcha pour la première fois, lui raconta ses nombreux vols au-dessus des Alpes, ses bivouacs dans les arbres, son accent canadien la séduisit immédiatement. Ce sera lui. Impossible de s'engager, il est le moniteur attitré de la famille du Shah d'Iran, parcourant le monde avec eux, il ne s'arrête que quelques semaines par an dans cette petite station de ski. William Bonney se présentait comme le descendant direct de Billy the Kid, il en a l'allure et l'esprit d'aventure.

Les mois passèrent, la neige disparut des pentes puis des sommets, les moniteurs rejoignaient les villages d'été. La séparation fut finalement beaucoup plus difficile, Michèle rêvait d'un homme qui l'emmènerait visiter la baie d'Along en delta et lui fut séduit par cette femme magnifique, hors norme, qui skiait comme une déesse mais... William regagna l'Iran.

Ainsi, j'apparus dans ce monde de rêves le 18 septembre, ma mère accoucha seule, ce n'est pas du tout ce qu'avait imaginé ses parents... Finalement, elle devenait une maman sans mari et sans père.

Luc descendait avec toute sa famille à Méribel depuis les années 60. Ils dormaient au Lac Bleu, un hôtel tenu par un homme hors du commun, Jacky, il ressemblait à un des personnages du village d'Astérix et Obélix. Il est grand et sec, toujours un chapeau de cowboy sur la tête, il se lève à quatre heures tous les matins pour organiser des randonnées à ski, des descentes aux flambeaux, des pique-niques dans la neige pour ses clients. Une ambiance de fête régnait dans cet hôtel familial. Mais Luc était sérieux et puis il était amoureux. En secret. De la sœur de Jacky. Elle s'appelait Michèle... Elle semblait inaccessible, 5 ans de plus, grande, élancée, blonde, indépendante. L'adolescent timide n'a jamais osé lui parler jusqu'au jour où il apprit, qu'elle était seule, avec un bébé... C'était la veille de Noël, en 1975, il venait d'acquérir une Berlinette, il partit de Paris où il travaillait comme commercial dans une fabrique de meubles. Et pour la première fois de sa vie, il osa. Il arriva au milieu de la nuit, se présenta à l'hôtel et invita ma mère à dîner. Elle reçut poliment ce jeune homme de 28 ans, l'hébergea pour la nuit, se dit qu'il était fou, qu'elle ne le reconnaissait pas mais elle accepta l'invitation. Luc fut notre prince charmant, celui qu'elle n'attendait pas, il nous embarqua dans sa petite voiture et épousa Michèle, le 26 juin 1976. La vie ne fut pas si facile, ce n'était pas ce qu'elle avait envisagé mais ma mère se tut, elle nous éleva ma sœur, mon frère et moi.

Je grandis comblée, choyée et entourée. J'étais sa fille et personne pendant 40 ans ne l'a remis en cause, personne même ses amis les plus intimes n'auraient osé aborder le sujet. C'était ainsi. Et je grandis sans savoir. Très tôt, pourtant, je montrais un certain goût du risque, je voulais devenir pilote de ligne. J'avais l'intention de parcourir le monde, et de découvrir chaque pays. Un seul métier me permettait de le faire, conjuguer à ma passion de l'aviation. Depuis l'âge de

9 ans, je déclarais à mes professeurs que j'aimerais conduire de gros avions. Bien sûr, ils m'ont tous expliqué qu'il fallait travailler dur, que ce n'était pas possible, que je n'y arriverais jamais. Mais Luc m'a laissée espérer, il a cru en moi et malgré son aversion pour ce boulot pas très stable, il m'a aidée.

Puis un jour, avec nos cousins, nous sommes partis pour notre premier grand voyage, j'avais 15 ans. Les Etats Unis nous faisaient rêver, nous étions adolescents et fous de joie, nous courions visiter les sites incontournables de New York de la statue de la Liberté au World Trade Center. Quel bruit !! la première fois, j'ai détesté cette ville, trop de taxis jaunes, trop chaud, trop de monde, c'est vraiment ce qui la caractérise. Too much. Et c'est dans ce contexte que nous avons traversé la frontière. Assise dans le coffre de notre mini van, je lisais avec l'émotion d'une adolescente romantique, mon premier Jane Eyre. Soudain le choc, le coup de foudre, je ne savais pas encore que l'on pouvait aimer d'amour un pays, le pays de la liberté, de ma liberté, celui qui deviendra le pays de mon épanouissement, celui de mes espoirs et de mes passions. Je m'éveillerai là-bas, quelques années plus tard, dans ma cabane, mon hydravion au pied de mon chalet après une nuit de tendresse. Je ne savais pas, je ne te connaissais pas encore et pourtant ton sang coulait dans mes veines. William, tu m'as donné ce petit plus, cette confiance en la chance, ce goût du risque et cette recherche de l'aventure. Le plaisir du vol, ce moment où l'on s'élève dans les airs, le petit frisson qui parcourt notre peau, juste après le décollage, un peu avant le premier virage vers notre future destination.

Ce pays, j'y suis retournée chaque année depuis, 25 ans déjà, dans mon petit chalet en bois rond au bord de la rivière, je regardais tomber la neige. C'est une atmosphère très particulière, le silence les flocons tombant silencieusement sur ce lit douillet, nous sommes au fond des bois, cette immensité infinie de forêt, et toujours ce sentiment de liberté. Avec les copains, nous nous retrouvions le soir, après notre travail, sur les lacs isolés et nous passions de longues soirées à veiller, à nous raconter nos aventures, ces pannes, ces avions. Nous vivions notre passion dans notre pays d'adoption. J'emmenais régulièrement un trappeur dans des pourvoiries éloignées et je rêvais... Au mois d'octobre 2000, le transcanadien devait m'emporter dans l'ouest, à Vancouver. J'avais trouvé mon premier job de pilote d'hydravion dans l'île du Prince Edward. Tous mes amis m'avaient accompagnée à la gare lorsqu'un appel changea ma vie : Air France me proposait de travailler pour eux, de devenir pilote de ligne. Longtemps j'ai hésité, je me sentais tellement sereine au Canada, je ne me suis tout d'abord pas présentée puis finalement j'ai réalisé mon rêve.

Voilà aujourd'hui je parcours le monde parce que Luc, mon père d'adoption m'a soutenue et encouragée, que serais-je devenu sans lui ? Oui la question s'est posée il y a deux ans, lorsque ma mère me raconta enfin, son histoire ou plutôt mon histoire. Nous marchions tranquillement sur la plage lorsqu'elle m'annonça un peu brutalement : « tu sais ma chérie, ton père n'est pas ton vrai père, ton père s'appelle William Bonney, il est canadien, c'était un des premiers pilotes de delta plane en France, je ne l'ai pas revu depuis 38 ans. » Non, ce ne fut pas un choc, je n'avais aucun doute, rien, juste une révélation, je comprenais enfin pourquoi j'aimais tant le Canada, pourquoi j'adorais l'aviation et tout ce qui vole, alors que mon père était si différent. Non je ne me sentis pas trahie, j'avais seulement envie de dire MERCI, merci Luc de m'avoir tant aimée. Ce jour-là, Papa, je sus ce que je suis devenue grâce à toi.

Compagnonnage de nuit...

- Que serais-je sans toi ?
- Pardon?
- Oui je me demande du creux de ma ouate et si je n'étais étouffé, je hurlerais même : "que serais-je sans toi" ?
- Mais qui parle?
- Moi !
- Qui toi ?

Il est 6h30 du matin, je suis seule dans mon lit. Mon réveil vient de sonner il y a trois minutes, les marches de l'escalier m'attendent pour me glacer une fois de plus les pieds. Leur réjouissance du matin : prendre la douce chaleur de la nuit très tôt le matin à toutes les paires de pieds qui les caressent ! La guirlande lumineuse a été allumée dans la cuisine, elle aussi m'attend, si fière de remplacer par ses petites lueurs si insignifiantes en plein jour, la violence du néon si puissant ! La bouilloire siffle déjà, elle m'attend et elle m'appelle, je l'entends d'ici, parfois il me semble qu'elle me chanterait bien le parfum du thé si au moins elle osait se servir seule dans le petit panier installé juste contre elle, tout contre son ventre un peu rebondi, elle avoue ! Mon mari est déjà sous la douche, j'entends la pluie dans les tuyaux, il m'attend lui aussi pour petit-déjeuner ensemble. Il est 6h30 et pourtant je suis réveillée et j'ai bien entendu cette petite voix, je ne sais même pas dire si c'est une voix féminine ou masculine, une voix d'enfant peut-être... Qui a parlé?

- Que serais-je sans toi? Je suis là et je suis si heureux de notre nuit ensemble!
- Non, non, non j'hallucine !

Il est 6h32 et la voix vient de dessous la couette, sous mon oreiller, je ne comprends rien ! Je cherche à tâton le petit coeur magnétique qui d'habitude est accroché sur notre frigo et sur lequel on peut enregistrer des petits messages pour celui qui rentrera le premier... Petits messages intentionnés parfois j'avoue, "je t'aime, n'oublie pas de lancer le four en rentrant!" "je t'aime, tu n'as pas oublié le pain au moins, sinon rappelle toi que la boulangerie ne ferme qu'à 19h30 !" ou encore " je t'aime, au fait j'ai oublié de te dire que ce soir je ne rentre pas de suite..." , parfois "je t'aime " tout simplement ! Je cherche et fouille, mais mes pieds et mes mains ne trouvent rien d'autre que le drap froissé, la couette emmêlée !

- Que serais-je sans toi, vil, blanc dessous, paré de couleurs par dessus, mou, neutre, froid, immobile, inutile, affable, prêt à tout pour que quelqu'un s'enfonce en moi, me malaxe, me caresse, me chuchote des secrets, que quelqu'un soupire de mon étreinte, que quelqu'un jouisse de poser sa joue en mon sein... Je serais comme une fleur sans papillon, comme un étang sans libellule, comme un arc en ciel sans pluie d'été, une chant d'oiseau sans oreille pour l'écouter, un vent sans cheveux à emmêler, une fraise sans bouche pour la croquer, un miel sans petit bonhomme en pain d'épices !
Oui je serais tout cela et justement rien du tout de tout cela...

Je suis encore nue dans le lit conjugal sous cette couette, mon ventre frémit de ces mots qu'il entend par son écouteur préféré : le nombril ! Je n'ose pas bouger, je suis en apnée... Mon réveil clame son rappel, je sors la main, j'ai peur de sentir l'écaille, le poil, la plume ou la chair d'un animal, d'un homme, un enfant, un fantôme peut être... Clac j'appuie... Silence ! Mes mains passent sur mon corps pour être sûres que je suis bien en vie et réveillée. Je sens mon nombril qui résonne encore de cette voix que j'ai entendue... Je pose mes deux mains bien à plat autour de mon nombril, je garde les yeux fermés dans la pénombre toujours là... J'ai envie de replonger dans mon sommeil et de me réveiller plus tard... J'inspire profondément ! Je

sens que mes paupières s'enfoncent à nouveau...Deux minutes se passent, le réveil se manifeste à nouveau. J'allume cette fois tout bas la lampe tactile, je m'assied au bord du lit, je m'étire, j'ai froid, je frissonne et tombe à la renverse, je souris de ce rêve éveillé et vlan à l'instant où je vais me lever :

- Que serais-je sans toi ma douce ! Merci de me confier tes rêves, tes glissades sur l'arc en ciel du bonheur vers un monde différent, un monde sans tabou, un monde où le précepte est donné en titre de nationalité : "chacun se parle, dit son envie , son ressenti, sa foi, sa prière, ses peurs et sa confiance, et jamais il n'y a de jugement, d'attaque envers l'un ou l'autre des membres du pays, il n'y a pas de lien de sang, il n'y a que des liens de bien-être et de bonheur à être ensemble..." J'aime que tu m'y emmènes, j'adore quand on est accompagnés tous les deux de ceux qui te suivent dans tes rêves, plus on est et plus je sens mon moelleux regonflé à l'hélium, plus je me sens vaporeux, nuage presque à faire une cape aux étoiles, à la galaxie toute entière... Oh comme j'aime quand tu me serres fort contre tes seins parce que tu es triste d'être seule sous la couette, tu prends mon partenaire sous ta joue pour lui ruisseler quelques larmes mais c'est toujours moi que tu serres ainsi sur ton ventre, c'est pour ça qu'à l'instant ton nombril bat la chamade...Du coup j'aime bien aussi quand parfois toi et ton mari vous nous jetez loin par terre parce que vous vous serrez si fort tous les deux qu'il vous faut tant de place pour animer la couette comme un océan en folie ! Par terre, j'aime bien voir un peu le monde, celui que tes petits pieds vont dessiner, et par terre je me retrouve enlacé avec celui qui ne me parle pas beaucoup alors que nous vivons côte à côte 24h/24 ! Tu vois : "Que serais-je sans toi?" Tu as si souvent besoin de moi et tu ne sais même pas combien moi aussi je vis par toi...Tu ne sais pas tout ce que tu me confies lorsque tu dors, lorsque les anges ou ceux qui pensent à toi viennent te murmurer sur ton épaule, au creux de ton cou, je sais tes soupirs, ton souffle du sommeil, tes larmes qui s'échappent parfois seules pour vivre éphémères et s'effacer dans la tendresse de ma fleur de coton ! Cela me nourrit, tu n'imagines même pas...Seul, dès que le soleil se lève, je peux imaginer ta journée d'hier, je remonte chaque jour le temps avec tout ce que tu m'as livré dans une lumière éteinte parfaitement éclairée pour moi par ton regard si lumineux de l'intérieur... Oh que j'aime quand vient le soir, je te retrouve et tu te cales contre moi comme une petite ourse en boule prête à hiberner pour une nuit au moins! Oh que je vis chaque jour ce précieux temps qui t'a échappé ... Il fallait que je te le dise, depuis si longtemps je prépare mes mots comme miettes de croissant de lune... Que serais-je sans toi ? Je n'existerais pas, je ne serais pas vivant, je ne serais rien car je ne connaîtrais pas tous les visages et les regards que tu me confies. Il y en a de si beaux, si délicats d'attention, les autres ceux qui te font mal je les broie dans ma mousse et je les étouffe. Je voulais te le dire...Eh mais dis donc tu vas être en retard! Colle moi un peu plus contre mon voisin de lit s'il te plaît : peut-être qu'à deux on y arrivera à s'envoler par la fenêtre pour voir le monde...Mais en fait, non, j'aime bien le paysage que tu m'offres chaque nuit quand ta joue se ferme sur moi. Je suis et resterai ton fidèle oreiller, chevalier au grand moelleux, inébranlable et toujours présent même dans tes colères! Tu me frappes et je te caresse, tu me câlines et je te réchauffe, tu me parles et je t'écoute, tu me rêves et je suis là. Tout simplement là. Pour toi. Mais que serais-je sans toi ?

Impressions vagabondes

Que serais-je sans toi le ciel, tantôt gris pastel chargé d'une ribambelle de nuages pêle-mêle, tantôt bleu azur brillant sous le soleil, toi qui m'invite à la rêverie et émerveille mon esprit dans ton immensité à nulle autre pareille ;

Que serais-je sans toi le vent, venu de l'océan hurlant, balayant les marais salants, ou venu du sud chaud et enivrant rempli d'odeurs parfumant l'air ambiant, toi qui souffle en transportant mes souvenirs d'enfant ;

Que serais-je sans toi le chêne, majestueux, vigoureux résistant aux éléments tempétueux, ombreux avec ta ramure se déclinant en vert camaïeu, toi qui me fascine à chaque saison et m'apaise dans ton environnement mystérieux ;

Que serais-je sans toi mon jardin, différent chaque matin, refuge protégeant oiseaux, insectes et autres habitants dans ton écrin naturel et serein, toi qui embellit mon regard cristallin et ravit mon coeur bohémien..

...un hiver givré sans fin, un printemps muet de ses musiciens, un été terne sans parfum, un automne monotone et orphelin.

Adieu l'ami

« Que serais-je sans toi ? » cette question je me la suis maintes fois posée, tant nous avons traversé d'épreuves tous les deux. Ensemble, nous n'étions plus un couple, nous ne formions qu'un, comme si chacun d'entre nous était devenu le prolongement de l'autre. J'anticipais la moindre de tes réactions, tu répondais à toutes mes sollicitations ; nous nous comprenions mutuellement comme deux frères de sang.

Ensemble nous avons fait les quatre cents coups. Nous avons vécu moult aventures, plus trépidantes les unes que les autres. Ensemble nous avons affronté les difficultés, nous sommes tirés de tous les mauvais pas, où le destin nous avait conduits. Ensemble nous avons tremblé de peur, saigné et gémi. Nous avons encaissé les coups et partagé les victoires. Même face à la pire des adversités, jamais tu n'as failli, jamais tu ne m'as trahi, toujours ta confiance tu m'as accordée. Et réciproquement, jamais je n'ai choisi de t'abandonner pour trouver mon salut.

Alors ensemble nous avons fait un dernier tour, exécuté une dernière danse pour célébrer nos adieux. Lentement je t'ai fait virevolter, t'enrouler, accélérer dessinant des figures parfaites. Une dernière fois j'ai déchaîné toute ta puissance, t'ai fait rugir à m'en percer les tympan, ai ressenti avec jouissance tous tes membres vibrer à l'unisson... jusqu'à en ressentir l'ivresse et mon cœur cogner si fort dans ma poitrine qu'il pourrait en jaillir. Ce dernier tête-à-tête aura été un moment inoubliable, comme la consécration de notre union, la démonstration ultime de ce que nous fûmes l'un pour l'autre.

Une dernière caresse sur tes courbes harmonieuses et j'ai dû te quitter. Les hasards de la vie font que je m'éloigne. Que serai-je sans toi ? Mais là où je vais, tu ne peux pas m'accompagner. Nous allons, chacun de notre côté, refaire notre vie. Un autre prendra ma place, j'espère qu'il saura te respecter et te soigner comme je l'ai fait, que jamais il ne te maltraitera, qu'ensemble vous éprouverez autant de plaisir que nous en avons eu ensemble.

Peu importe le nombre de mes conquêtes, dans mon cœur et ma mémoire, tu garderas une place à part, comme le premier amour de jeunesse, avec lequel on découvre la vie. Ainsi en est-il de la relation entre un pilote et son dernier avion.

A la recherche de sa voix (e)

« *Que serais-je sans toi ?* » dit un jour à haute voix Annabelle à son compagnon. Le jeune homme lui répondit spontanément : « *Et bien, tu ne serais rien sans moi* ». Puis, il ajouta : « *N'es-tu donc pas heureuse avec moi ?* ». Annabelle avait le sentiment d'être ni complètement heureuse, ni complètement malheureuse. Elle lui déclara : « *Il me manque quelque chose que je n'arrive pas à déterminer. Je n'ai jamais voyagé et n'ai connu que tes bras* ». Le jeune homme se mit en colère : « *Ah ! Tu te plains de mes bras ! Ne t'avise pas de me tromper avec un autre ou bien de me quitter sous peine de recevoir une bonne trempe* ». A ces mots, quelque chose en elle se brisa et sa voix disparut. Annabelle se fit une raison et estima intérieurement : « *Si je ne peux exprimer librement mes désirs avec ma voix, l'usage de la parole m'est donc inutile* ». A partir de ce jour, Annabelle se promenait avec une petite sacoche autour de la taille contenant un calepin et un crayon de bois pour l'aider à communiquer avec son compagnon et les gens du village. Le jeune homme ne fut pas mécontent de ce silence car il estimait qu'une femme parlait d'ordinaire beaucoup trop.

Un an passa, Annabelle était toujours aussi silencieuse.

Un jour, elle sortit de chez elle pour se rendre au village. En chemin, elle entendit des pleurs. Elle regarda autour d'elle et aperçut au loin, sur le bord de la route, une vieille. La vieille en voyant Annabelle lui dit entre deux sanglots : « *Toi qui ne parle plus, veux-tu bien prendre le temps d'écouter les malheurs d'une vieille femme ?* ». Annabelle s'assit donc à côté de la vieille. La vieille regarda Annabelle : « *Te rends-tu compte, je me meurs. Je suis une vieille femme instruite qui ne vit qu'à travers les récits d'autres personnes. Je me meurs car je n'ai plus aucune histoire à lire. Comment est-ce que je peux continuer à vivre si je n'ai plus rien à lire ?* ». Annabelle fut très émue. Malheureusement, elle ne put lui venir en aide sachant qu'elle-même ne voyageait pas et ne pouvait donc rien lui raconter. Annabelle écrivit sur son calepin et tendit à la vieille : « *Je suis désolée !* ». Puis, elle reprit son chemin en direction du village.

Annabelle découvrit que des saltimbanques étaient en représentation sur la place du marché. Elle s'approcha discrètement d'une des roulottes pour les observer. Elle était à la fois intriguée et émerveillée par cette vie de nomades. Sur une des fenêtres de la roulotte, elle put lire : « *Nous recherchons une bonne cuisinière* ». C'est à ce moment-là, qu'Annabelle prit sa décision. A la fin du spectacle, elle se présenta à la troupe et écrivit sur un bout de papier : « *Je ne parle pas mais je suis une excellente cuisinière* ». Un des hommes se mit à rire et lui dit : « *Nous n'avons pas besoin d'entendre ta voix, nous avons juste besoin d'avoir le ventre bien rempli* ». Annabelle partit avec eux.

Durant ses voyages, Annabelle entendit le bruit des vagues, ressentit le froid des montagnes, goûta des fruits plus exotiques les uns des autres, but du thé aux milles parfums et toucha des tissus d'Asie et du Moyen-Orient. Elle rencontra même des gens d'une autre couleur de peau. Annabelle était heureuse car elle n'avait pas besoin de parler pour découvrir le monde mais juste de sentir, de voir et de toucher.

Au bout de quelques années, Annabelle était fatiguée de voyager. Elle avait la sensation d'être déracinée et eut envie de rentrer chez elle. Sur le trajet du retour, elle décida de passer par la montagne malgré la rudesse et le climat incertain des lieux. Elle pensa aussi :

« Depuis que quelque chose s'est brisée en moi, ma voix me manque pour redevenir entière ». En entamant la descente d'un sentier escarpé, Annabelle fit la rencontre d'un hermite. Celui-ci lui demanda ce qu'elle faisait seule dans la montagne. Elle écrivit : *« Je cherche ma voix »*. L'hermite se mit à rire et déclara : *« Mais voyons ! Ta voie est tracée juste devant toi »*. Annabelle posa sa main droite sur sa gorge. Puis, elle nota à l'attention de l'hermite : *« J'ai besoin de retrouver ma voix pour ne plus écrire mais conter tous mes voyages »*. Celui-ci lui dit alors : *« Dans ce cas, continue tout droit et traverse la forêt. Dirige-toi vers le champ de coquelicots et essaie d'y trouver une fleur violette. Fais-toi un thé avec cette fleur »*. *« Deux tasses suffiront pour réparer ce qui a été brisé afin de recouvrer ta voix et connaître ta voie »* ajouta-il en souriant.

Annabelle suivit les conseils de l'hermite et arriva devant le champ de coquelicots. Face à cette immense étendue de pavots rouges, Annabelle perdit tout espoir de tomber un jour sur la fleur violette.

Le lendemain matin, elle arriva devant chez elle et découvrit sans surprise que son compagnon n'y était plus. Elle alla jusqu'au village et rendit visite à la vieille. Celle-ci ouvrit sa porte et esquissa un large sourire en la voyant. Elle lâcha à la suite d'un long silence : *« Après ton départ, j'ai reçu chaque mois d'étranges lettres anonymes décrivant de multiples voyages de par le monde. Ces histoires, tes histoires m'ont permis de rester en vie car je savais qu'elles venaient de toi »*. Annabelle affirma positivement de la tête. La vieille lui demanda alors : *« Que désires-tu plus que tout ? »*. Elle inscrivit sur un morceau de papier : *« Ma voix »*. La vieille fit entrer la jeune femme, alla dans sa cuisine, ouvrit un pot et en sortit une fleur violette. Après deux tasses de thé, Annabelle sentit une harmonie dans tout son corps. Elle douta de sa capacité à parler après tant d'années vécues dans le silence. Elle rassembla tout son courage, ainsi que sa détermination et déclara à voix haute : *« Je sais ... Je sais enfin qui je suis, j'ai trouvé ma voie »*.

Le parloir

« Que serais-je sans toi ? Je t'aime tant. Sauve-toi ! ». Je le serre fort. C'est peut-être la dernière fois de ma vie que je le tiens dans mes bras. Il me regarde. Il baisse ses yeux vers le joli pull vert anis que je porte aujourd'hui. Puis, comme prévu, il plonge ses mains dessous.

Ce matin, je me suis levée joyeuse. Tout est organisé ; c'est mon idée. Elle a germé il y a une semaine. Mario m'avait alors demandé « tu es sûre ? ». Puis il m'avait embrassée, juste après le parloir, comme les voyous savent le faire : avec violence et tendresse. Cela fait deux années que nous nous sommes rencontrés. Il a transformé ma vie. J'étais serveuse dans un café au centre de Marseille, un repère de malfrats. Mais ce jour-là, quand Mario est entré, j'ai instantanément été aimantée par ses petits yeux bleus bridés. J'étais à la fois apeurée et subjuguée. Il m'a souri très vite. J'ai senti qu'il était vivant, qu'il mordait la vie à pleines dents, qu'il était fier et heureux de vivre ; Je l'ai vu comme un homme d'actions qui ne peut se contenter d'une vie de routine. Pour lui, il faut que ça bouge, que ça fume, que ça rie ; que ça se dispute autour de lui. Il dégage une certaine aura. Il le sait. Auprès des hommes aussi. Il aime sentir cette espèce d'admiration qu'il suscite. Son physique y est pour beaucoup : un visage carré sur une silhouette athlétique. Son visage est mat, de cette couleur qu'ont ceux qui passent leur vie à l'extérieur. Sa chevelure noire bien garnie lui donne un air viril. Ses petits yeux pétillent de vie et d'intelligence. Il m'a suffi de les croiser pour plonger dans ce bleu comme dans un puits sans fond.

Cela fait trois mois que Mario est en prison. Un coup de pas-de-chance. C'était juste après avoir dévalisé une bijouterie ; un virage mal négocié pendant la fuite. La BMW a percuté un lampadaire et a refusé de redémarrer. Et puis, une voiture de police qui passait par là, au hasard d'une patrouille. Comment le juge avait-il pu envoyer Mario en prison ? Ne voyait-il pas que c'était le condamner à mourir à petit feu ? Il est né pour être libre. Il n'a fait de mal à personne, n'a pas utilisé son arme. Le bijoutier aurait finalement récupéré une partie de sa perte financière par son assurance. Tous les jours, je lui rends visite. Pour moi, c'est extrêmement dur de le voir, lui qui est si épris de liberté, en prison. J'en souffre plus que lui-même je crois. Les jours, où il n'y a pas l'école, je laisse ma fille de 5 ans à ma belle-mère. Ce matin, je l'ai embrassée avec insistance et les mots sont sortis avec difficulté de ma gorge nouée « Je t'aime très fort ma puce. Je pense, je penserai toujours à toi. Mon cœur est grand. J'aime aussi très fort Mario ». J'aimerais tant avoir un enfant avec Mario ; mais il a toujours refusé. Trop libre, trop jeune.

Lorsque je me suis présentée au parloir ce matin, on ne me fit pas passer par le portique. C'était inutile. La broche dans ma jambe droite, souvenir d'un accident de moto, le déclenche systématiquement. La gardienne m'a juste fait juste un palpage corporel au travers de mes vêtements. Comme les jours précédents, elle ne contrôla pas sous mes seins volumineux. Ils masquaient pourtant un revolver qui tenait à l'aide d'un simple bandage.

Après le parloir, la gardienne avait ouvert la porte qui nous séparait Mario et moi. Nous pouvions enfin nous serrer l'un contre l'autre pendant quelques minutes. Oh pas bien longtemps. C'est formellement interdit. C'était un rituel convenu. Le premier gardien (ils sont

deux en permanence) sortait fumer une cigarette. La gardienne nous permettait de nous toucher, nous embrasser tout en gardant un œil sur nous. Et tout revenait dans l'ordre lorsque le gardien rentrait cinq minutes plus tard. Ces quelques instants étaient un pur bonheur pour moi. Je m'imaginai être une petite ourse au fond d'une grotte. Je m'endormais et me levais avec cette pensée chaque jour.

La gardienne nous observe avec discrétion, plongée dans ses pensées. Nous voit-elle échanger nos mots et nos regards si particuliers en ce moment. Mario enfouit la main sous mon pull, extirpe le revolver, ôte le cran de sûreté et pointe le revolver sur la gardienne.

La gardienne est surprise. Mario lui intime l'ordre de ne pas bouger, de ne pas crier. Le second gardien entre à son tour peu de temps après. Il a la même morphologie que Mario et j'avais remarqué qu'il sortait régulièrement en tenue s'acheter des cigarettes au bistrot en face. Mario me donne le revolver. Je les tiens en joue. Je ne tremble pas. Mario se vêt de l'uniforme du gardien. Il récupère également le badge qui lui permettra d'ouvrir les deux portes d'accès qui mènent vers l'extérieur. Il sera alors pris en charge par un ami en voiture. Moi, je reste là, à tenir en joue les deux gardiens. Plus l'alerte sera donnée tardivement, plus Mario a de chance de réussir son évasion.

La relève des gardiens arrivera dans trente minutes. Je déposerai l'arme à ce moment-là. Je sais déjà ce qu'on me dira, que je suis une mauvaise mère, que je n'aurais jamais dû abandonner ma fille de 5 ans, que mon homme est certainement dans les bras d'une autre pendant que je passe mes nuits en prison, qu'il n'aurait jamais fait cela pour moi, que c'est vain puisqu'il sera de nouveau capturé un jour. J'étais tout cela pertinent. Je sais aussi que j'aime très profondément ma fille. Je n'aurais jamais fait cela pour les hommes que j'ai connus auparavant. Mais, j'ai compris que l'on rencontre rarement le vrai amour. Peut-être même que beaucoup d'entre nous meurent sans jamais l'avoir rencontré. Aimer est le sentiment le plus troublant qui puisse exister ; lui seul peut faire de vous ce qui était inimaginable la veille. La souffrance de voir Mario enfermé était trop pénible à supporter. Mon geste n'est pas celui d'une écorchée embobinée par un beau garçon. Mario ne m'a rien demandé. C'est une décision que j'ai murement réfléchi. Chaque fois que je le rencontrais au parloir, j'étais infiniment reconnaissante de ce moment passé ensemble. Mes amies me rétorquaient que ce devrait être à lui de me remercier. Et pourtant, chacune de mes visites a été un émerveillement de voir qu'il souhaitait encore me voir, me parler, me serrer dans ces bras. J'ai toujours trouvé que ce qu'il me donnait était bien plus précieux que ce que je lui offrais. Je suis si heureuse de lui avoir redonné sa liberté. C'est la première fois que j'ai l'impression de faire quelque chose d'important que j'ai vraiment décidé. C'est certainement ce qui m'aidera à tenir en prison.

MIGRANT

Que serais-je sans toi chantait FERRAT:qu'un bel au bois dormant
Que serais-je sans toi, que ce balbutiement.

Je me sou----

Je me souviens de ton sourire.

MARSEILLE, souterrain sombre, camp de transit; transi je suis, sous-vêtements
mouillés, crasse, souillures.

Et puis suivre le troupeau, se fondre dans la masse, enfermer au plus profond les mots
gris, les mots colère les mots peur.

Tu me tends une soupe chaude et du pain, tes yeux si bleus, tes cheveux si blonds, tu
soutiens mon regard; trop chaud le bol, je me brûle, c'en est trop, je
craque, la soupape saute et je pleure à grosses larmes amères comme seuls savent encore
le faire les enfants.

Sans un mot, d'un geste furtif et très doux, tu me caresses la joue.

Tu me parles. En confiance, en confiance, apaisé, j'ai déroulé ma vie. Raconté
longtemps la langue française aimée depuis mon plus jeune âge, les
chansons, les beaux textes, la poésie.

Ton regard bienveillant m'a bouleversé jusqu'au plus profond de mon âme.

Je me sou----

Je me souviens d'avoir quitté le SOUDAN, mon pays, ma famille, cousins, amis.
Tout le village était là pour moi SOULIMANE, enfant de cette terre aride, sèche ou il ne
faut pas ouvrir la bouche, les mouches ne se reposent jamais.

Dans mon sac de contrefaçon six mille dollars depuis trois ans.

Personne n'avait levé la main pour un au revoir ; ici on ne sait pas dire adieu!
Avec Aziz le passeur kabyle, nous étions huit dans la vieille Mercedes. Long périple
chaotique et poussiéreux via Alger.

Et là je me souviens----

La mer soudain et ce chalutier de trente mètres délabré, en fin de course; tombeau
clandestin.

Depuis des siècles, des noirs embarquaient ainsi vendus; aujourd'hui je sudoie pour
partir.

J'ai traversé l'enfer, atmosphère sous tension, parqués comme des animaux dans la soute.

La faim, la soif, il fallait se soumettre, se souder, souffrir en silence.

Nous étions des sous hommes, une sous espèce.

Je me sou---
Je me souviens d'avoir souhaité la mort et de finir ici même mon chemin.

Et puis MARSEILLE enfin, dans la lueur blême du petit matin se dessina à l'horizon. La cale du bateau n'était plus qu'une soue infecte et puante où nous croupissions tous hagards.

Aujourd'hui je me souviens encore de tout; de ton amour inconditionnel sans faille
Ma peau noire n'est plus signe de désespoir, ta blondeur rime avec bonheur. Nous sommes mariés depuis trois ans et, j'ai un travail de laveur de carreaux chez VIT-NET Secrétaire dans une entreprise d'import export sur les docks, tu continues du bénévolat auprès des réfugiés.

De notre trois pièces sous les toits, à travers la lucarne de la soupenette, j'imagine le ciel étoilé d'AFRIQUE, je soupire en rêvant d'un impossible retour!

Ce matin SOULIMANE nettoie les vitres d'une boutique à coups d'éponge, de jets savonneux, raclette de caoutchouc, grands coups verticaux qui lui laisse entrevoir une enseigne en grosses lettres bleues.

(HORIZONS LOINTAINS)

A travers le large sillon ouvert dans la mousse, il lit :

**(PROMOTION SAHARA NIGER SOUDAN)
(EN TERRE TOUAREG)**

TANKA POUR SOULIMANE

Eh! Toi le migrant
sur ce bateau qui tangue
suit ton étoile

Et changer de continent
pour un renouveau qui ment

UNE JOURNEE POUR MOI

« *Que serais-je sans toi ?* ». C'est la question qui m'est venue un soir alors que j'allais fermer les yeux, blottie bien sereinement au milieu de mon cocon d'édredons. Que serais-je sans toi, toi qui a toujours été là pour me guider, m'orienter, et me faire découvrir le monde à ta manière, à travers tes étranges yeux, à travers tes étranges sens. Cette question que je tourne et retourne dans mon esprit me laisse pensive. Je me souviens d'un professeur, ayant dit lors de l'un de ses cours : « *Quand une expérience est non réalisable sans le facteur clé, alors inversez ! Mettez tout sur le facteur clé et déduisez ensuite tout l'inverse de ce que vous aurez constaté avec ledit facteur* ». Ma décision fut prise. A défaut de pouvoir me séparer de toi, je passerai le lendemain entier connecté à toi.

Les oiseaux chantèrent pour mon réveil. Je m'étirais en douceur voulant profiter du bruissement du vent dans les feuilles de la forêt. Un sourire me vint au souvenir de mon pari de la veille avec moi-même. Je sautai sur mes pieds. La journée 100% avec toi avait déjà commencé !

L'eau chaude de la cascade me détendit. Je sautais dans mes vêtements tout en grignotant une pomme et saisis ma sacoche. Les rues que je traversais en dansant me rendaient plus légères. Un pas de ce côté-ci de la ruelle pour éviter la sorcière qui me regardait certainement attendant de pouvoir me donner la mauvaise pomme. Elle pouvait toujours attendre, je la voyais venir et ne mangeais plus que les pommes de Granny. Mes pas de danse m'amènèrent au pied de la cathédrale. Un son de cloche retentit et je levais la tête. L'une des gargouilles agita la main pour me saluer. Je lui souris en retour. La grande porte de la cathédrale s'ouvrit et un flot de personnes en sortit pour acclamer les mariés. Un roi venait de choisir sa reine. Pas de carrosse à l'horizon, mais un magnifique pégase blanc vint les enlever pour les emmener vers leurs nouvelles vies. Je soupirais, mais ne laissais pas l'amertume m'envahir. Un jour, un prince viendra peut-être me chercher moi aussi, qui sait ce que l'avenir me réserve ?

J'essayais d'approcher discrètement de lui. Peine perdue. Il m'avait repéré dès mon entrée sur son territoire. Je rigolais et comme si je n'avais jamais voulu essayer de le surprendre j'entamais la discussion avec lui, le temps de le préparer. Il me raconta sa journée. Je m'écartais de lui pour le contempler. Qu'est-ce que je le trouvais beau mon pégase. Il s'impatia en me demandant de venir le détacher. Il avait hâte de s'envoler. Et c'était vrai. Une fois en l'air je me sentais mieux. Faire corps avec mon pégase, voilà mon but. La compréhension de l'autre à travers l'équilibre des corps et de l'esprit. Centaure serait une perfection.

C'est sans mon pégase que je repartis. Son aura m'entourait encore. Les gens s'écartaient sur mon chemin. Je me glissais sans à coup, sans heurt parmi la foule. C'était un immense bal donné dans la rue, alors que des ravines bordaient les pistes. Mais les gens, habitués n'y faisaient plus attention. Certains mêmes volaient par-dessus pour gagner du temps. Je sautais sur des rondins blancs espacés d'une trentaine de centimètres chacun pour passer d'un bord à l'autre. Je me retrouvais soudain face à un lion apprivoisé. Ou non. Je fis un saut de quatre mètres au-dessus d'une autre ravine en puisant un peu de mon énergie afin d'éviter ses crocs acérés. La peur qu'il m'avait faite l'amusait. Il me suivit du regard bien plus longtemps que je ne l'aurais voulu.

Je croisais un allumeur de réverbère qui, du haut de son échelle, se creusait la tête pour comprendre pourquoi ce dernier ne s'allumait plus. Sûrement un défaut de la mèche de la chandelle.

Un chat blanc et roux la tête penchée en signe de profonde méditation faisait face à une jeune pousse. Je le contemplais en marchant vers lui intriguée. Je poussais mon champ de perception jusqu'à l'englober. Ses pensées arrivèrent jusqu'à moi : « *Si j'attends ici, l'arbre jeune aujourd'hui grandira et attirera des oiseaux qui y feront leurs nids, auront des œufs et donc des oisillons. Si je reste à côté sans bouger tout ce temps, je prendrais sans doute racine et les oiseaux m'assimileront à cet arbre. Ils ne se méfieront plus de moi et je pourrais alors m'en régaler à ma guise* ». Le chat s'en poulécha les babines. Un oiseau pépia dans un arbre voisin. « *Il peut toujours attendre, c'est un bonzaï qu'il regarde ainsi depuis trois jours, mais il ne veut pas entendre raison* ». « *L'apprentissage ne se fait pas sans heurt et sans déceptions. S'il est vrai qu'il est bonzaï alors j'en serais quitte pour chercher un autre garde-manger. Il faut savoir être patient, quitte à bailler aux corneilles de temps à autres* », rétorqua le chat philosophe. Je rigolais et souhaitant bonne chance au chat, je continuais mon chemin.

Je lève la tête vers le ciel. La nuit sera bientôt là et laissera scintiller tes étoiles. Je te chercherais du regard, mais sans jamais te voir, me demandant lequel de ces astres aura l'honneur de ta visite, petit bonhomme aux cheveux blonds. As-tu pensé à nourrir ton mouton avant de partir ?

Mais déjà il est l'heure, je n'ai plus le temps de m'interroger. Je me sens happée par ton appel. Je plonge sans réfléchir, tous mes sens en alerte pour atterrir en douceur au fond d'une salle de classe. Clélia est là elle aussi, elle m'a devancé, à l'écoute de notre professeur des sciences du Monde du Dehors qui nous transmet son savoir sur d'étranges créatures que nous pouvons rencontrer dans le Royaume. Le cours s'achève, se brouille et la scène change. Je me retrouve à quelques pas de Tobias, qui, l'air déterminé bondit à mes côtés sans prévenir pour parer de son épée une attaque que je n'avais pas vu venir. Je tends une main devant moi pour me rattraper ; déjà les gardiens se sont dangereusement rapprochés et me menacent. Cette main que j'ai tendue et que j'observe maintenant étrangement. Cette main qui n'est pas mienne. C'est vrai, je ne suis plus moi, je suis elle. En étant elle, je suis plus forte, je n'ai plus peur. Je me redresse avec facilité. C'est à mon tour de les aider. C'est à mon tour de les guider et de combattre avec eux pour le renouveau du Royaume. La victoire est à nous. Enfin. Nous avons lutté avec force et courage. Nous aurons souffert, mais nous serons toujours debout. Tobias, le Pr Hendricks, Clélia et moi. Moi, souveraine de leur destin, décidant de leur vie, de leur mort, de leur loyauté et de leur trahison. Ils ne me haïssent pourtant pas, me faisant confiance dans mes choix. Ils me font un signe de la main, alors que je m'éloigne sans le vouloir, contrainte de retourner de là d'où je viens. Je m'incline à leur intention, ils me souhaitent bon voyage.

Je m'écroule enfin, de retour dans mon cocon d'édredons. Mes mains derrière la tête je réfléchis à cette journée qui viens de se passer. T'avoir eu à mes côtés toutes la journée, me faisant profiter à chaque instant de ta vision me laisse à penser que sans toi, tout serait bien morne et triste. Je ne t'abandonnerai jamais. Je te garderai toujours avec moi car un sourire ou un rire me vient à chaque fois que tu me montres les choses différemment. Que n'ai-je pas ri des pensées de ce chat, qui aura dédaigné finalement m'accorder un simple regard blasé. Sans les pensées de ce chat, cet inconnu de l'avenue de l'Ardèche n'aurait pas fait demi-tour pour revenir me saluer et me dire le plus sérieusement du monde qu'il avait aimé mon sourire. Il s'en était ensuite allé, continuant son chemin sans plus de cérémonie, mais avec une nouvelle lueur en lui : une joie fugace née d'un sourire qu'il avait su saisir au vol et apprécier.

Que serais-je sans toi... moi femme du monde moderne de 2015 et de sa cruelle réalité.
Que serais-je sans toi mon échappatoire, mon imaginaire !